

AMÉRIQUES

Etats-Unis

La rentrée s'annonce difficile pour M. Reagan

De notre correspondante

De notre c

palres de bottes à ses chaussures. Assailli par les journalistes, les délégués, devant les caméras de télévision, sur le steps gendarmes, il a refusé de répondre à aucune question.

Il est entrant l'Université dont il est vice-recteur, le 30 mars, les sondages indiquaient déjà une certaine victoire pour le candidat démocrate. Mais pour le nouveau président. Mais pour la lutte controversée menée par les journalistes et les journalistes avait rallié les mécontents.

faissant ouvertement allusion
au temps réel que M. Reagan
connaît à sa tâche, *Week-
end (le Monde)* du 2 septembre
a rompu l'indulgence
que la presse manifestait
jusqu'alors pour le « style » très
cru du nouvel occupant de
la Maison Blanche.

pour quelques jours, les articles se multiplient sur les « flottes » et l'image présente une foule de gens déguisés en pirates. L'inflation et le chômage restent élevés. Si le commerce de détail continue à bien se porter, la chute de 125 points de l'indice industriel *Don Jones* depuis avril dernier traduit les désarrois de la Bourse.

[illegible]

● Près d'un jeune Noir sur deux au chômage. — 45,7 % des jeunes Noirs étaient sans travail en août, selon les statistiques du ministère du travail publiées vendredi 4 septembre. — (A.F.P.)

De notre envoyé spécial

**LE CONSEILLER DE M. REAGAN
POUR LES AFFAIRES INTERNATIONALES RECU A L'ÉLYSÉE**

**M. Allen se dit satisfait
de la position française sur les euromissiles**

M. Richard Allen, conseiller du président Reagan sur les affaires internationales, a fait escale, jeudi 3 septembre, à Paris, avant de se rendre à Bonn, où il participera à un séminaire de la Fondation Konrad Adenauer consacré à l'Union soviétique et à l'Europe de l'Est. M. Allen a d'abord prononcé une déclaration lors de son bref passage dans la capi-

[illegible]

Brésil

L'arrestation de deux prêtres français relance la polémique entre le gouvernement et l'Eglise

Les autorités brésiliennes ont reconnu l'arrestation, le 31 août, de deux missionnaires français, les Pères Aristide Camilo et François Gourdon, dans la municipalité de Sao-Geraldo do Araguaia (Etat du Parana).

Les deux prêtres sont accusés d'avoir incité des petits paysans à tuer et à s'embusquer au cours de la lutte contre l'exploitation d'une propriété agricole appartenant à un député de l'Etat à présent tué et trois policiers blessés. Le ministre de la Justice, M. Avelar, a affirmé qu'ils seraient poursuivis en vertu du code pénal et non de la loi de sécurité nationale, aux conséquences des deux lois. Ils ont été relâchés néanmoins d'être expulsés (« le Monde » du 4 et 5 septembre).

Correspondance

Rio - de - Janeiro. — La détection des deux prêtres français, liés à la lutte contre la terre qui oppose, surtout dans le nord du Brésil, les grands propriétaires aux possesseurs (peyans sans titre) de la terre, constitue un nouveau pas dans l'escalade politique qui oppose une grande partie de l'Eglise brésilienne aux sectaires les plus conservateurs du poète la volonté populaire lors des élections municipales de 1952 et d'un vote solution qui s'oppose au chômage et à l'exode rural. Ils réaffirment dans ce texte que l'Eglise du Brésil n'aurait pas dû se laisser séduire par certains milieux militaires et de certains membres du clergé.

Le document épiscopal suscitait aussitôt une réaction de M. Jar-

Ces affrontements se sont accentués lors de la conférence épiscopale de la capitale, le 12 septembre, à la fin du mois dernier, un document intitulé « Réflexion chrétienne sur la violence » fut adopté. Dans ce document, en effet, l'évêque affirmait que le moment était venu de mettre fin au régime militaire impérial de graves tragédies sociales, les conflits de la source de nombreux conflits.

Les évêques expriment également leur opposition à la violence. Celui-ci déclarait, en effet, que « une partie de l'Eglise proclame la non-violence, mais l'autre s'arme » et « dérange l'équilibre des forces », ce qui créait une situation qui ne permettait pas un bain de sang.

L'ancien président de la C.N.B.S., le cardinal de la Courcelles, archevêque de Port-au-Prince, a commenté les déclarations de M. Passarinho en disant que la violence était une politique de la population elle-même, « inhérente au processus d'évolution ».

La nomination du président Torrelío laisse espérer une moralisation lntôt qu'une démocratisation du régime

Correspondance

Le Pas. — Le triumvirat qui a fait perdre le pouvoir le 4 août dernier n'eura pas duré plus d'un mois. Après des tractations laborieuses au sein du gouvernement, la junte, un compromis a été signé et la hâte dans le quit-
 ter au 4 septembre pour des-
 Cocos, impliquant le chef de l'évacuation dans le contrebande de pierres précieuses, le trafic de drogue et d'armement.

Le commandant en chef de la marine, l'amiral Cocco, Panama, a été accusé, sur son côté d'évacuer 34 millions de dollars.

Le commandant en chef des armées de terre, le général Celso Torrello Villa, à la tête de l'État-major, et le ministre de l'Intérieur, le général Juan Carlos Rodríguez Larreta, étaient au pouvoir. Le ministre de l'Industrie, l'ingénieur Carlos Tassoni, était un des rares des milieux pakistais à manger par les charonniers et de l'écologie commercialisée alors qu'il était ministre de l'Industrie (1978-1980).

Les observateurs jugent positive la nomination du général Celso Torrello, qui ne correspondait ni à la solution « dure » récidivante par la persécution des militaires, ni à la solution « douce » de la désarmement des militaires « faucons » du régime. Le ministre argentin des affaires étrangères, M. Oscar Camillioni, était vanité et effroi.

« Ces trois dernières années, j'ai été l'objet de toutes les attentions des gens de la droite, des militaires, des journalistes, des nationalistes qui exigent une « plébiéscite militaire » que je n'ai pas voulu. J'ai été l'ami d'Eduo Bazzari (1971-1978), le représentant de la bourgeoisie, qui réclamait « un homme d'expérience », c'est-à-dire, « un homme qui ait fait », « un homme qui ait vécu », qui n'a guère fait autre chose de lui en cours de sa carrière. Il est le seul membre du gouvernement à avoir joué un rôle. »

Enormément, c'est le général
Bernard Bernal, commandant
de la 1^{re} division, qui est le plus
sérieusement et en raison
son soutien au sein des
armes armées, aurait dû prendre
la relève du général Bernal
dans la position, le
manche lui soit, dans le *Nou-*
veau Times, d'un article consacré
à la débauche d'argent et de
l'argent. Bernal avait
100 millions par an, pour
couvrir le décalage d'argent
transportant de la cocaïne, à fin
de la guerre, et de la cocaïne
et de son chef. Prestige
qui, fortement, ébranlé par les
concentrations de la presse des pon-
tifications, a été, en 1990, à
la fin, par le colonel Assi

une colonne. On ne s'est pas
qui l'engage le pays sur la route
démocratique, mais les
démocratiques, les partis politiques et
l'indifférence de la population
devant sa condamnation, ainsi qu'un
communiqué officiel.
On ne s'agit pas en signant le
couvre-feu, l'arrêt d'urgence, la
cessure de la presse et l'interdic-
tion des activités politiques et

Avec un mot, après-à une
moralisation du régime, qui pour-
rait mettre fin au blocus interne
du pays, ce qui est vital pour la
Bolivie.

NICOLE BONNET.

A TRAVERS LE MONDE

République

- **UNE DELEGATION DU PARLEMENT EUROPEEN** dirigée par M. Gilles Marinet (P.S.I.) est allée actuellement « en visite en Chine ». Marinet a précisé que la Chine comptait maintenir ses importations de céréales en provenance des Etats-Unis et d'Europe occidentale. — (A.F.P.)
- **DEUX FEMMES SOVIETIQUES**, dont l'identité n'a pas été révélée, ont été tuées durant une escarmouche avec les forces sud-africaines en Angola. 3 répr. le vendredi 4 septembre à Pretoria en porte-parole de l'état-major sud-africain. — (A.F.P.)

R. D. A.

● M. EGON BAER, député social-démocrate et ancien ministre ouest-allemand, qui avait négocié et signé le 21 décembre 1965 le traité de coopération entre la R.F.A. et la R.D.A., a été reçu le 4 septembre à Berlin-Sud par le ministre de l'Énergie du P.C. allemand, M. Erich Honecker, après avoir rencontré M. Hermann Azen, ministre du bureau politique du SED.

À l'issue de cette entrevue, M. Bahry, qui est également le porte-parole du régime, se déclare « satisfait de la presse » que les autorités soviétiques ont fournie en réponse aux questions relatives à la limitation des armements.

Interrogé sur l'état des relations interallemandes, le diplomate allemand affirme que les deux parties « ont la volonté d'enlever une dimension nouvelle à leur coopération et cherchent à les unir dans la mesure des possibilités matérielles ».

U.R.S.S.

de l'opération du S.R.I. sur le terrain, les renseignements de la presse que les entretiens avaient porté essentiellement sur les questions relatives à la signature et à la limitation des armements.

Interroge sur l'état des relations internationales, le député ouest-allemand a estimé que les pays du Pacte de Varsovie ont dû subir une dégradation de ces relations et de chercher à les améliorer dans la mesure du moyen possible.

Le député grec a déclaré que l'Union Soviétique avait

● PEINE MAXIMUM POUR ANATOLI MARTCHENCO
Le tribunal de Vladimir condamne l'auteur de *Mort d'innocents* à dix ans de camp.

à signer, devant sa commission des relations pour «propagande», agitation antisoviétique», c'est-à-dire le crime de haute trahison, l'article 70 du code pénal. Mais on ignore encore les faits qui lui étaient reprochés, ceux du 4 septembre ou du 4 décembre 1961 — (A.F.P.).

Tunisia

Lourdes peines au procès des intégristes musulmans
Le président du Mouvement de la tendance islamique est condamné à onze ans de prison

De notre correspondant

[illegible]

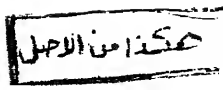
Bien que se déroulant devant une juridiction de droit commun, ce procès n'est « pas moins revêtu d'une importance particulière », dit le débat, puis le jugement lui-même se trouve rendu après cinq journées d'audience, sans que les journaux de la capitale aient pu en donner une véritable vision. L'incitation à la rébellion n'a pas été aux libertés individuelles et à la liberté de conscience, mais à la portée contre eux par le ministre de l'Intérieur après leur intervention.

Un fait inhabituel a marqué ce procès : pour la première fois, les juges ont autorisé les journalistes à publier les plannings de certains accusés à la suite de certains articles dans les journaux de la capitale.

MICHEL DESRÉS

interrogatoires par la police.

... des étudiants qui reçoivent une aide. D'autre part, il est prévu d'attribuer un échelon supplémentaire de bourse aux étudiants de l'enseignement technique (inscrits en I.U.T., B.T.S.,



RADIO-TÉLÉVISION

SPORTS

L'hypothèse de la quatrième chaîne de télévision

Trois ministères publient des mises au point

M. Georges Fillard, ministre de la communication, a publié, le 4 septembre, un communiqué, après l'annonce diffusée dans la presse d'un projet de création d'une quatrième chaîne de télévision nationale, qui diffuserait exclusivement des films de cinéma (sans dérives éditoriales). M. Fillard déclare que la mise en place d'une quatrième chaîne nationale n'est qu'une hypothèse parmi d'autres, et qu'elle ne saurait être engagée en l'absence d'une décision de principe de la part du conseil d'administration de l'ORTF. Il indique que la décision de mettre en place d'une quatrième chaîne de télévision nationale est une décision de principe, et qu'elle ne saurait être engagée en l'absence d'une décision de principe de la part du conseil d'administration de l'ORTF.

M. Fillard déclare que la mise en place d'une quatrième chaîne de télévision nationale n'est qu'une hypothèse parmi d'autres, et qu'elle ne saurait être engagée en l'absence d'une décision de principe de la part du conseil d'administration de l'ORTF. Il indique que la décision de mettre en place d'une quatrième chaîne de télévision nationale est une décision de principe, et qu'elle ne saurait être engagée en l'absence d'une décision de principe de la part du conseil d'administration de l'ORTF.

M. Fillard déclare que la mise en place d'une quatrième chaîne de télévision nationale n'est qu'une hypothèse parmi d'autres, et qu'elle ne saurait être engagée en l'absence d'une décision de principe de la part du conseil d'administration de l'ORTF. Il indique que la décision de mettre en place d'une quatrième chaîne de télévision nationale est une décision de principe, et qu'elle ne saurait être engagée en l'absence d'une décision de principe de la part du conseil d'administration de l'ORTF.

A Radio-France

M. JOSEPH PALLETOU EST NOMMÉ INSPECTEUR GÉNÉRAL

M. JEAN TARD D'EMERDE DIRECTEUR GÉNÉRAL

Mme Michèle Cotta, présidente de Radio-France, a nommé M. Joseph Palletou inspecteur général de la radio. M. Jean Tard d'Emerde a été nommé directeur général de la radio. M. Palletou a été nommé inspecteur général de la radio, et M. Tard d'Emerde a été nommé directeur général de la radio.

Mme Michèle Cotta, présidente de Radio-France, a nommé M. Joseph Palletou inspecteur général de la radio. M. Jean Tard d'Emerde a été nommé directeur général de la radio. M. Palletou a été nommé inspecteur général de la radio, et M. Tard d'Emerde a été nommé directeur général de la radio.

Mme Michèle Cotta, présidente de Radio-France, a nommé M. Joseph Palletou inspecteur général de la radio. M. Jean Tard d'Emerde a été nommé directeur général de la radio. M. Palletou a été nommé inspecteur général de la radio, et M. Tard d'Emerde a été nommé directeur général de la radio.

Le Français Bernard Tchoukhouyan champion du monde

Moscou. — Après Jean-Luc Roug, à Paris, en 1979, un troisième judoka français, Bernard Tchoukhouyan, vingt-huit ans, est devenu champion du monde, vendredi 4 septembre, à Moscou (Frys-Bos). En finale de la catégorie des moins de 66 kilos, le Marseillais a disposé du Japonais Seiki Nagaoka.

Rude journée pour le judo japonais. Car, ses deux représentants ont été éliminés dès le premier tour. Le Français Bernard Tchoukhouyan a remporté la médaille d'or de la catégorie des moins de 66 kilos. Le Marseillais a disposé du Japonais Seiki Nagaoka.

Rude journée pour le judo japonais. Car, ses deux représentants ont été éliminés dès le premier tour. Le Français Bernard Tchoukhouyan a remporté la médaille d'or de la catégorie des moins de 66 kilos. Le Marseillais a disposé du Japonais Seiki Nagaoka.

Rude journée pour le judo japonais. Car, ses deux représentants ont été éliminés dès le premier tour. Le Français Bernard Tchoukhouyan a remporté la médaille d'or de la catégorie des moins de 66 kilos. Le Marseillais a disposé du Japonais Seiki Nagaoka.

Samedi 5 septembre

- PREMIÈRE CHAÎNE : TF 1**
- 9 h 15 : Télématin.
 - 10 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 11 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 12 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 13 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 14 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 15 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 16 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 17 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 18 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 19 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 20 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 21 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 22 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 23 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
- DEUXIÈME CHAÎNE : A 2**
- 9 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 10 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 11 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 12 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 13 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 14 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 15 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 16 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 17 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 18 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 19 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 20 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 21 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 22 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 23 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
- TROISIÈME CHAÎNE : FR 3**
- 9 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 10 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 11 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 12 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 13 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 14 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 15 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 16 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 17 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 18 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 19 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 20 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 21 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 22 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 23 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.

Dimanche 6 septembre

- PREMIÈRE CHAÎNE : TF 1**
- 9 h 15 : Télématin.
 - 10 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 11 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 12 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 13 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 14 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 15 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 16 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 17 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 18 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 19 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 20 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 21 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 22 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 23 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
- DEUXIÈME CHAÎNE : A 2**
- 9 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 10 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 11 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 12 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 13 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 14 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 15 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 16 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 17 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 18 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 19 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 20 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 21 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 22 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 23 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
- TROISIÈME CHAÎNE : FR 3**
- 9 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 10 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 11 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 12 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 13 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 14 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 15 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 16 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 17 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 18 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 19 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 20 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 21 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 22 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 23 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.

LES INTERNATIONALES DE TENNIS DES ÉTATS-UNIS

Yannick Noah, seul Français présent au troisième tour

New-York. — Une bonifie d'affaires s'est échappée, vendredi 4 septembre, de Flushing Meadows. Le milliardaire texan Lamar Hunt, directeur de la W.C.T. World Championship Tennis, a en effet, publié la liste des quatre-vingt joueurs qui participent en 1981, aux "US Open", à New-York. Parmi eux, seul Yannick Noah, 23 ans, est présent au troisième tour.

New-York. — Une bonifie d'affaires s'est échappée, vendredi 4 septembre, de Flushing Meadows. Le milliardaire texan Lamar Hunt, directeur de la W.C.T. World Championship Tennis, a en effet, publié la liste des quatre-vingt joueurs qui participent en 1981, aux "US Open", à New-York. Parmi eux, seul Yannick Noah, 23 ans, est présent au troisième tour.

New-York. — Une bonifie d'affaires s'est échappée, vendredi 4 septembre, de Flushing Meadows. Le milliardaire texan Lamar Hunt, directeur de la W.C.T. World Championship Tennis, a en effet, publié la liste des quatre-vingt joueurs qui participent en 1981, aux "US Open", à New-York. Parmi eux, seul Yannick Noah, 23 ans, est présent au troisième tour.

ATHLÉTISME

Le début de la Coupe du monde à Rome

Rome. — Pour sa troisième édition, la Coupe du monde d'athlétisme, organisée par l'Union mondiale d'athlétisme (U.M.A.), débute, vendredi 4 septembre, à Rome. Les épreuves commenceront à 18 heures, au stade olympique de Rome. Les épreuves commenceront à 18 heures, au stade olympique de Rome.

Rome. — Pour sa troisième édition, la Coupe du monde d'athlétisme, organisée par l'Union mondiale d'athlétisme (U.M.A.), débute, vendredi 4 septembre, à Rome. Les épreuves commenceront à 18 heures, au stade olympique de Rome. Les épreuves commenceront à 18 heures, au stade olympique de Rome.

Rome. — Pour sa troisième édition, la Coupe du monde d'athlétisme, organisée par l'Union mondiale d'athlétisme (U.M.A.), débute, vendredi 4 septembre, à Rome. Les épreuves commenceront à 18 heures, au stade olympique de Rome. Les épreuves commenceront à 18 heures, au stade olympique de Rome.

De notre envoyé spécial

De notre envoyé spécial à Rome, nous vous rapportons les premières impressions de la Coupe du monde d'athlétisme. Les épreuves commenceront à 18 heures, au stade olympique de Rome. Les épreuves commenceront à 18 heures, au stade olympique de Rome.

De notre envoyé spécial à Rome, nous vous rapportons les premières impressions de la Coupe du monde d'athlétisme. Les épreuves commenceront à 18 heures, au stade olympique de Rome. Les épreuves commenceront à 18 heures, au stade olympique de Rome.

De notre envoyé spécial à Rome, nous vous rapportons les premières impressions de la Coupe du monde d'athlétisme. Les épreuves commenceront à 18 heures, au stade olympique de Rome. Les épreuves commenceront à 18 heures, au stade olympique de Rome.

De notre envoyé spécial

De notre envoyé spécial à Rome, nous vous rapportons les premières impressions de la Coupe du monde d'athlétisme. Les épreuves commenceront à 18 heures, au stade olympique de Rome. Les épreuves commenceront à 18 heures, au stade olympique de Rome.

De notre envoyé spécial à Rome, nous vous rapportons les premières impressions de la Coupe du monde d'athlétisme. Les épreuves commenceront à 18 heures, au stade olympique de Rome. Les épreuves commenceront à 18 heures, au stade olympique de Rome.

De notre envoyé spécial à Rome, nous vous rapportons les premières impressions de la Coupe du monde d'athlétisme. Les épreuves commenceront à 18 heures, au stade olympique de Rome. Les épreuves commenceront à 18 heures, au stade olympique de Rome.

CHÂNE A 2

- CHÂNE A 2**
- 9 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 10 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 11 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 12 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 13 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 14 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 15 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 16 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 17 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 18 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 19 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 20 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 21 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 22 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 23 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.

CHÂNE A 2

- CHÂNE A 2**
- 9 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 10 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 11 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 12 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 13 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 14 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 15 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 16 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 17 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 18 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 19 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 20 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 21 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 22 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 23 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.

CHÂNE A 2

- CHÂNE A 2**
- 9 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 10 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 11 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 12 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 13 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 14 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 15 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 16 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 17 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 18 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 19 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 20 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 21 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 22 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 23 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.

CHÂNE A 2

- CHÂNE A 2**
- 9 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 10 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 11 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 12 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 13 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 14 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 15 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 16 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 17 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 18 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 19 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 20 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 21 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 22 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 23 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.

CHÂNE A 2

- CHÂNE A 2**
- 9 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 10 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 11 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 12 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 13 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 14 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 15 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 16 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 17 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 18 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 19 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 20 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 21 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 22 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 23 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.

CHÂNE A 2

- CHÂNE A 2**
- 9 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 10 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 11 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 12 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 13 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 14 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 15 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 16 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 17 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 18 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 19 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 20 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 21 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 22 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 23 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.

CHÂNE A 2

- CHÂNE A 2**
- 9 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 10 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 11 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 12 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 13 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 14 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 15 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 16 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 17 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 18 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 19 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 20 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 21 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 22 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.
 - 23 h 15 : L'Émission de Jean-Louis Bory.

[illegible][illegible][illegible]

Rennes. — La décision du gouvernement britannique d'interdire, depuis le 1^{er} septembre, l'importation de volailles provenant de pays atteints de la grippe aviaire, a causé une maladie de Newcastle à deux entreprises répercutées en Bretagne et principalement en Bretagne du Sud et dans les entreprises. Père Doda, Légal et Bourgois, produisent 65 000 tonnes de dinde en un an, soit un tiers de la production française. Sur les 305 000 tonnes de dinde produites en 1959 en France, 40 000 tonnes ont été exportées, soit environ 1 500 tonnes par avion.

■ Une P.M.E. du machinisme agricole vient de conclure avec P.O.R.S.S. le plus important contrat d'exportation du matériel agricole. — La société Gard qui emploie deux cent cinquante personnes, basée à Gagny (Gard) et a réalisé en 1980 un chiffre d'affaires de 150 millions de francs, a exporté 50 % environ à l'étranger, notamment à la fin de l'année trois cents tracteurs et cinquante machines agricoles pour la préparation des sols à la société soviétique Tractoznaïk, basée à Moscou. Cette société a acheté 100 millions de francs la société Gard, spécialement dans le but de développer son activité à l'étranger et à disposer, en outre, d'un matériel agricole exporté déjà en Algérie et en Afrique anglaise. La société Gard a obtenu un marché important avec l'Irak.

SEMAINE DU 31 AOUT AU 4 SEPTEMBRE

T EUPHORIE qui prévalait depuis une dizaine de jours
les nations Unies a fait place à un ton beau-

[illegible]

..... SERGE MARTL

A LA BOURSE DE PARIS

[illegible]

	Donnerstag	Freitag
10. 30 Uhr im Haupt- saal (alle im Kaper)	8379	8382
Platz 1. Reihe (20 St.)	51	510
Platz 2. Reihe (20 St.)	5	5
Platz 3. Reihe (20 St.)	765	769
Platz 4. Reihe (20 St.)	54	54
Platz 5. Reihe (20 St.)	30	322
Platz 6. Reihe (20 St.)	30	322
Platz 7. Reihe (20 St.)	315	325
Platz 8. Reihe (20 St.)	425	425
Platz 9. Reihe (20 St.)	20	20
Platz 10. Reihe (20 St.)	124	124
Platz 11. Reihe (20 St.)	837	837
Platz 12. Reihe (20 St.)	322	322
Platz 13. Reihe (20 St.)	5	5
Platz 14. Reihe (20 St.)	510	510

NEW-YORK

LONDRES 28 août
—

Chute
phonie qui avait

[illegible]

Bowater	280	255	21 south	1
---------------	-----	-----	----------	---

VALEURS LE PLUS ACTIVEMENT		Franç.	87,4
----------------------------	--	--------	------

Nbre de titres	Val en 002-02	base

...the fact that the *in vitro* and *in vivo* results are in good agreement.

(De notre correspondant.)

Alors qu'en 1973, l'inflation avait atteint 12 % — soit soixante fois plus qu'en 1968 —

SI notr	1 ^{er} sept.	2 sept.	3 sept.	4
---------	-----------------------	---------	---------	---

113-997-888	124-479-536	128-552-254	151-905-490	186
385-614-929	176-712-903	278-236-188	339-051-063	438
70-444-384	101-078-142	89-458-906	71-997-683	100
580-147-781	402-270-638	478-987-432	891-884-388	777

87.4	88.2	88.5	89.9
------	------	------	------

1983	1984	1985	1986
153	150,5	150,9	151,8
COMPAGNIE DES AGENTS DE CHANGE			
(base 100 à 31 décembre 1980)			
1980	1981	1982	1983
97,9	98,2	98,7	100

101-102-103-104-105-106-107-108-109-110-111-112-113-114-115-116-117-118-119-120-121-122-123-124-125-126-127-128-129-130-131-132-133-134-135-136-137-138-139-140-141-142-143-144-145-146-147-148-149-150-151-152-153-154-155-156-157-158-159-160-161-162-163-164-165-166-167-168-169-170-171-172-173-174-175-176-177-178-179-180-181-182-183-184-185-186-187-188-189-190-191-192-193-194-195-196-197-198-199-200-201-202-203-204-205-206-207-208-209-210-211-212-213-214-215-216-217-218-219-220-221-222-223-224-225-226-227-228-229-230-231-232-233-234-235-236-237-238-239-240-241-242-243-244-245-246-247-248-249-250-251-252-253-254-255-256-257-258-259-260-261-262-263-264-265-266-267-268-269-270-271-272-273-274-275-276-277-278-279-280-281-282-283-284-285-286-287-288-289-290-291-292-293-294-295-296-297-298-299-300-301-302-303-304-305-306-307-308-309-310-311-312-313-314-315-316-317-318-319-320-321-322-323-324-325-326-327-328-329-330-331-332-333-334-335-336-337-338-339-340-341-342-343-344-345-346-347-348-349-350-351-352-353-354-355-356-357-358-359-360-361-362-363-364-365-366-367-368-369-370-371-372-373-374-375-376-377-378-379-380-381-382-383-384-385-386-387-388-389-390-391-392-393-394-395-396-397-398-399-400-401-402-403-404-405-406-407-408-409-410-411-412-413-414-415-416-417-418-419-420-421-422-423-424-425-426-427-428-429-430-431-432-433-434-435-436-437-438-439-440-441-442-443-444-445-446-447-448-449-450-451-452-453-454-455-456-457-458-459-460-461-462-463-464-465-466-467-468-469-470-471-472-473-474-475-476-477-478-479-480-481-482-483-484-485-486-487-488-489-490-491-492-493-494-495-496-497-498-499-500-501-502-503-504-505-506-507-508-509-510-511-512-513-514-515-516-517-518-519-520-521-522-523-524-525-526-527-528-529-530-531-532-533-534-535-536-537-538-539-540-541-542-543-544-545-546-547-548-549-550-551-552-553-554-555-556-557-558-559-560-561-562-563-564-565-566-567-568-569-570-571-572-573-574-575-576-577-578-579-580-581-582-583-584-585-586-587-588-589-590-591-592-593-594-595-596-597-598-599-600-601-602-603-604-605-606-607-608-609-610-611-612-613-614-615-616-617-618-619-620-621-622-623-624-625-626-627-628-629-630-631-632-633-634-635-636-637-638-639-640-641-642-643-644-645-646-647-648-649-650-651-652-653-654-655-656-657-658-659-660-661-662-663-664-665-666-667-668-669-670-671-672-673-674-675-676-677-678-679-680-681-682-683-684-685-686-687-688-689-690-691-692-693-694-695-696-697-698-699-700-701-702-703-704-705-706-707-708-709-710-711-712-713-714-715-716-717-718-719-720-721-722-723-724-725-726-727-728-729-730-731-732-733-734-735-736-737-738-739-740-741-742-743-744-745-746-747-748-749-750-751-752-753-754-755-756-757-758-759-760-761-762-763-764-765-766-767-768-769-770-771-772-773-774-775-776-777-778-779-780-781-782-783-784-785-786-787-788-789-790-791-792-793-794-795-796-797-798-799-800-801-802-803-804-805-806-807-808-809-810-811-812-813-814-815-816-817-818-819-820-821-822-823-824-825-826-827-828-829-830-831-832-833-834-835-836-837-838-839-840-841-842-843-844-845-846-847-848-849-850-851-852-853-854-855-856-857-858-859-860-861-862-863-864-865-866-867-868-869-870-871-872-873-874-875-876-877-878-879-880-881-882-883-884-885-886-887-888-889-890-891-892-893-894-895-896-897-898-899-900-901-902-903-904-905-906-907-908-909-910-911-912-913-914-915-916-917-918-919-920-921-922-923-924-925-926-927-928-929-930-931-932-933-934-935-936-937-938-939-940-941-942-943-944-945-946-947-948-949-950-951-952-953-954-955-956-957-958-959-960-961-962-963-964-965-966-967-968-969-970-971-972-973-974-975-976-977-978-979-980-981-982-983-984-985-986-987-988-989-990-991-992-993-994-995-996-997-998-999-1000-1001-1002-1003-1004-1005-1006-1007-1008-1009-1010-1011-1012-1013-1014-1015-1016-1017-1018-1019-1020-1021-1022-1023-1024-1025-1026-1027-1028-1029-1030-1031-1032-1033-1034-1035-1036-1037-1038-1039-1040-1041-1042-1043-1044-1045-1046-1047-1048-1049-1050-1051-1052-1053-1054-1055-1056-1057-1058-1059-1060-1061-1062-1063-1064-1065-1066-1067-1068-1069-1070-1071-1072-1073-1074-1075-1076-1077-1078-1079-1080-1081-1082-1083-1084-1085-1086-1087-1088-1089-1090-1091-1092-1093-1094-1095-1096-1097-1098-109

... ..

Records battus sur les coupons

Les matières premières

Métaux irréguliers — Nouveau recul du sucre

[illegible]

CHRISTOPHER HUGHES.

Le marché monétaire

Baisse autoritaire des taux en France

Les devises

Repli du dollar, ne

Aux Etats-Unis, un très net fléchissement est constaté sur le marché financier, où une tentative de baisse en début de semaine a tourné court, la réduction d'un

FRANÇOIS RENARD.

FRANÇOIS RENARD.

Les devises et l'or

Repli du dollar, nette remontée du mark et du métal jaune

Cours moyens de clôture comparés d'une semaine à l'autre

COURS DES PRINCIPAUX MARCHÉS

du 4 septembre 1981

[illegible][illegible]

mark, qui semble, pour le présent, être la seule solution à long terme, avoir le vent en poupe. Le commerce extérieur de la R.F.A. a enregistré, en 1981, un excédent de 19,8 milliards de deutschemarks contre 197 milliards de francs en 1980.

Un des sept premiers mois de l'année se traduit par un excédent de 10 milliards de francs, contre 1,5 milliards pour la période correspondante de 1980.

Plus important, le déficit de la balance de paiements courants, qui s'élevait à 10,5 milliards en 1981 (3,1 milliards de DM) correspond pratiquement à un quadruplement par rapport aux valeurs antérieures. La balance de base des paiements s'améliore également, les mouvements de biens et de services enregistre une entrée nette de 5,7 milliards de DM en juillet contre 1,82 milliard en juin. Si on y ajoute les transferts en nature, le déficit budgétaire euro-allemand, on dispose d'un ensemble déséquilibré, favoré en outre, par le renouveau d'activité économique dans les pays de l'Est.

Cours moyens de clôture comparés d'une semaine à l'autre

Cours moyens de clôture comparés d'une semaine à l'autre

(Les lignes inférieures donnent ceux de la semaine précédente.)							
PLAGE	Dim	J. L.-D.	From France	From France	D. north	From Foreign	From Foreign
de l'Est.	1.849	1.849	17.913	16.536	43.678	2.784	25.782
de l'Ouest.	2.629	2.629	11.028	10.081	40.732	2.587	30.865
de l'Est.	5.719	5.719	23.935	22.621	57.417	6.438	42.734
de l'Ouest.	7.250	7.250	27.171	25.860	66.147	7.823	49.127
de l'Est.	3.718	3.718	16.222	15.000	38.565	3.987	27.613
de l'Ouest.	4.805	4.805	21.519	20.282	51.115	5.192	36.947
de l'Est.	2.835	2.835	12.719	11.826	29.827	3.166	23.661
de l'Ouest.	3.680	3.680	16.329	15.233	37.371	4.012	30.362
de l'Est.	17.950	17.950	80.810	75.873	187.471	14.772	124.698
de l'Ouest.	23.815	23.815	108.361	101.388	249.868	19.989	168.879
de l'Est.	4.934	4.934	22.087	20.800	51.989	5.567	41.422
de l'Ouest.	6.359	6.359	28.129	26.621	66.248	7.282	52.967
de l'Est.	2.213	2.213	10.380	9.714	24.043	2.615	20.428
de l'Ouest.	2.835	2.835	13.299	12.488	30.868	3.467	26.401
de l'Est.	4.934	4.934	22.087	20.800	51.989	5.567	41.422
de l'Ouest.	6.359	6.359	28.129	26.621	66.248	7.282	52.967

A Paris, 300 000 places étaient, le vendredi 4 septembre, à 2.500 F contre 2.000 F le vendredi 28 août.



1. *Journal of the American Medical Association*, 1997; 278: 1039-1044.

AUJOURD'HUI • Conversations : « Chaque jour, mène un jour » (III); Réanimation : sauver le bétail; Rites : l'olocauste initiatique (IV); Croquis : Who's who : le penitencier de la parfaite épouse (VI); Rome : le plus grand immeuble du monde; Reflets du monde (VII).

CLARE COMMENT ? • V. - Adieu longjumeau (VIII).

CLIPS • Poirier : Paul Virilio, philosophe de la vitesse (IX); Égypte : trente-trois ans au service de Bonaparte : Histoire : le député de la Troisième (XI).

DEMAIN • Pérou : angoisses sismiques à Lima (XII); Messages : la téléconférence informatisée (XIII).

CHRONIQUES • Langage : La cuiller à pot (XIV).

SPORTS D'ÉTÉ • Plans inclinés : à pied par monts et par vaux (XV).

MONDOVISIONS • La bande dessinée de Philippe Cusin (XII à XV).

LE FEUILLETON DES DOUZE • (12) Oh veut-il chercher tout ça (XVI).

SUPPLÉMENT AU NUMÉRO 1185 - NE PEUT ÊTRE VENDU SÉPARÉMENT

DIMANCHE 6 SEPTEMBRE 1981

Le Monde

DIMANCHE



Les festivals ont avec les lieux des relations particulières. Le souvenir des repères d'enfance et des errances, le choc des espaces, laissent des traces indélébiles dans les corps et les esprits. Nous avons demandé à deux écrivains étrangers d'évoquer une rencontre avec un paysage. Après le Turc Nedim Gürsel, le poète bulgare René Desreux, la Soudanaise Myrtila Tretzi, le Péruvien Alfredo Bryce Echenique, l'Italien Vincenzo Consolo, le Paragvayen Rubén Riquelme, l'écritain suisse en exil Alexandre Diner, le Ravallois Robert Achterbach, l'Algérien Mohamed Mammeri, l'italien Mario Rigoni Stern, le Congolais Tokaya U Tan'U, voici pour terminer cette série le Paragvayen Augusto Roa Bastos.

Sapukai le village errant

PAR AUGUSTO ROA BASTOS

SAPUKAI est un étrange endroit. Probablement le plus étrange du Paraguay. Un village perdu au cœur d'un pays perdu, lui aussi, au cœur de l'Amérique du Sud. Il y en a peu qui comme Sapukai, se tiennent avec plus d'intimité et aussi de l'air le plus désinfecté du monde l'image du terroir. Personne n'est qui lui ne distille les arômes instinctifs de son destin : le caractère de ceux qui l'habitent, qu'il s'agisse d'être humains, d'êtres, de pierres qui pleurent ou de fantômes forgés de ténèbres et de clameurs. Sapukai semble ne pas se soucier du temps des événements révolus, mais plutôt du temps réaffirmé dans le noyau de ce qui n'est pas encore survenu. La pulpe du jour à venir, le cri du lendemain.

Fondé en l'année de la Comète, Sapukai (qui en langue indigène signifie : orner, regner, travailler, labourer, occire) est l'un des villages les plus neufs et tout à la fois plus anciens du Paraguay. En tout cas, au lieu sans aucun âge apparent. Évanoui dans la brume de la non-mémoire, s'en allant au loin et revenant toujours d'un monde différent du monde. Différent à chaque tour sans cesse d'être le même lieu. Un village immobile dans un paysage engourdi. Mais terriblement inquiet aussi. Nômade. Errant. Au coucher du soleil, il disparaît vers le nord, du côté de la forêt. Au lever, somnolent, il s'empresse de sortir par le sud, avant le soleil, pour reprendre sa place parmi les feuilles, la glaise noire et le couteur d'eau qui l'encercent. Sapukai est l'un de ces lieux toujours en train de transporter leurs lieux en un autre lieu.

La courbe de l'an 10 le baptisa, à peine né, d'une sècheresse de sept ans. Elle crevassa ses sol à jamais. Elle le rendit malade de cette fièvre toute de tremblements qu'on appelle la fièvre sapukai.

hommes, et les troupes du gouverneur, en guise d'adieu, violèrent ses femmes. En 17 débuta la peste de quarante jours. Elle submergea ses champs, les kangars des bruyères, l'église et son clocher de bois qui n'est jamais de cloche. Les eaux baignèrent quelques demeures respectables, parmi lesquelles le bordel de Ne Loté et le nouvel hangar de la gare du chemin de fer détruit par les bombes de l'an 12.

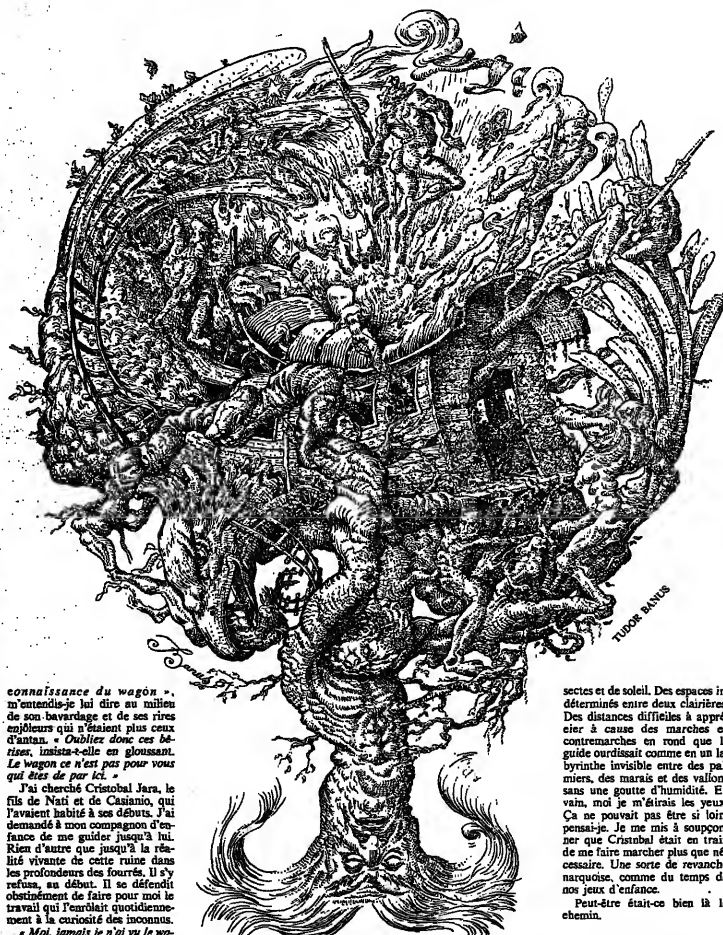
C'est de là que sortit l'histoire du wagon qui, en ruine, traversa la plaine, le ruisseau et les marécages jusqu'à s'enfoncer dans l'épaisseur de la forêt.

Retour

Cette fois où je suis arrivé à Sapukai en remontant le Ka'havé, comme les poissons-papillons qui s'en retournent, au début de la saison chaude, frayer aux sources du ruisseau, ce fut un jour comme un autre. Tout était comme avant. Sans changement apparent, mais avec d'innombrables choses qui avaient bougé imperceptiblement. L'âge des arbres m'indiquait mon âge, et la lumière bondissant sur les perrons et l'argile, l'âge qui n'était plus le mien.

Peu de gens d'autrefois restaient encore. Que des vieux et des femmes et des gosses. Ce qu'il y avait de reste, c'étaient les chiens, effrayés d'attendre leurs maîtres. Et quelques étrangers qui étaient de passage, comme moi, deux fois étranger à Sapukai. Comme eux j'ai logé au bord du chemin la seule auberge du village. La patronne obèse fut la seule à me reconnaître. Elle m'hébergea dans la plus spacieuse et la plus fraîche de ses chambres, comme si, entourée de ses silencieuses pupilles, elle m'avait gardé au fond de ses souvenirs, tandis que, moi, je serais des nœuds. De l'histoire et l'histoire moi qui cherchait au-delà de ce qu'il portait en moi au-delà.

Je suis venu juste pour faire la



connaissance du wagon », m'entendit-il le lui dire au milieu de son bavardage et de ses rires enjôleurs qui n'étaient plus ceux d'antan. « Oublier donc ces bêtises, installe-toi en gloseant. Le wagon ce n'est pas pour vous qui êtes de par ici. »

J'ai cherché Cristóbal Jara, le fils de Nati et de Casiano, qui l'avaient habité à ses débuts. J'ai demandé à mon compagnon d'enfance de me guider jusqu'à lui. Rien d'autre que jusqu'à la réalité vivante de cette ruine dans les profondeurs des fourrés. Il s'y refusa, au début. Il se défendit obstinément de faire pour moi le travail qui l'aurait quotidiennement à la curiosité des inconnus.

Moi, jamais je n'ai vu le wagon », me suis-je plaint du fond de moi. Ce n'est qu'alors qu'il consentit, à condition que je laisse mon appareil photo à l'auberge. Nous sommes partis à l'aube, avant le lever du soleil, lorsque les chemins et les sentiers s'étaient éveillés dans la brume et la rosée.

En route

Le chemin serpentait entre les plantations de coton et de canne à sucre. Peu après le cimetière se trouvait la léproserie. Des silhouettes émaciées s'encadraient dans les embrasures sans porte des cabanes. Les tourbillons de poussière avaient été fait de les effacer. Un moment, des gamins panus nous suivirent avec des paillements. Ensuite, plus pressés. Rien que le flanc blottiment lourd et blanc riant sur la terre noire et fenillée.

Cristóbal marchait à grandes enjambées devant moi. Son nigot émettait au coin des lèvres, le scandait ses silences de crachats comme s'il secouait de vieilles conjurations.

Il parlait peu et à contrecoeur. Il ne voulait pas évoquer les années passées. Moins encore ce qu'il y avait avant ces années-là. Tout ce que je parvins à lui soulever, ce fut le détail des rails en bois dont ils se servaient pour déplacer la carcasse démantibulée. Nous nous arrêtas un instant à l'ombre d'un timbo.

Comment le ferez-vous, Cristóbal ? », essayai-je de lui faire expliquer. Infinitement lointain, accablé, les yeux vifs fixés sur les caquelures du terrain, il joignit ses mains osseuses et les déplaça au-dessus d'elles. Très doucement, avec une désespérante

sectes et de soleil. Des espaces indéterminés entre deux clairières. Des distances difficiles à apprécier à cause des marches et contremarches en rond que le guide ourdissait comme en un labyrinthe invisible entre des palmiers, des marais et des vallons sans une goutte d'humidité. En vain, moi je m'étais les yeux. Ça ne pouvait pas être si loin, pensai-je. Je me mis à soupçonner que Cristóbal était en train de me faire marcher plus que nécessaire. Une sorte de revanche narquoise, comme du temps de nos jeux d'enfance.

Peut-être était-ce bien là le chemin.

Foyer

Il m'en coûtait d'imaginer le voyage du wagon à travers la terre sauvage. L'imaginer ou le rêver, roulant sur ses rails rudimentaires, tiré par une paire de bœufs et deux ou trois ou même quatre païres. Mais plus encore que par les bêtes attelés au joug, tiré par l'obstination, l'envoie-lentement d'un homme qui n'eût de cesse qu'il le fit pénétrer, le cahier, jusqu'à l'incruster dans la forêt.

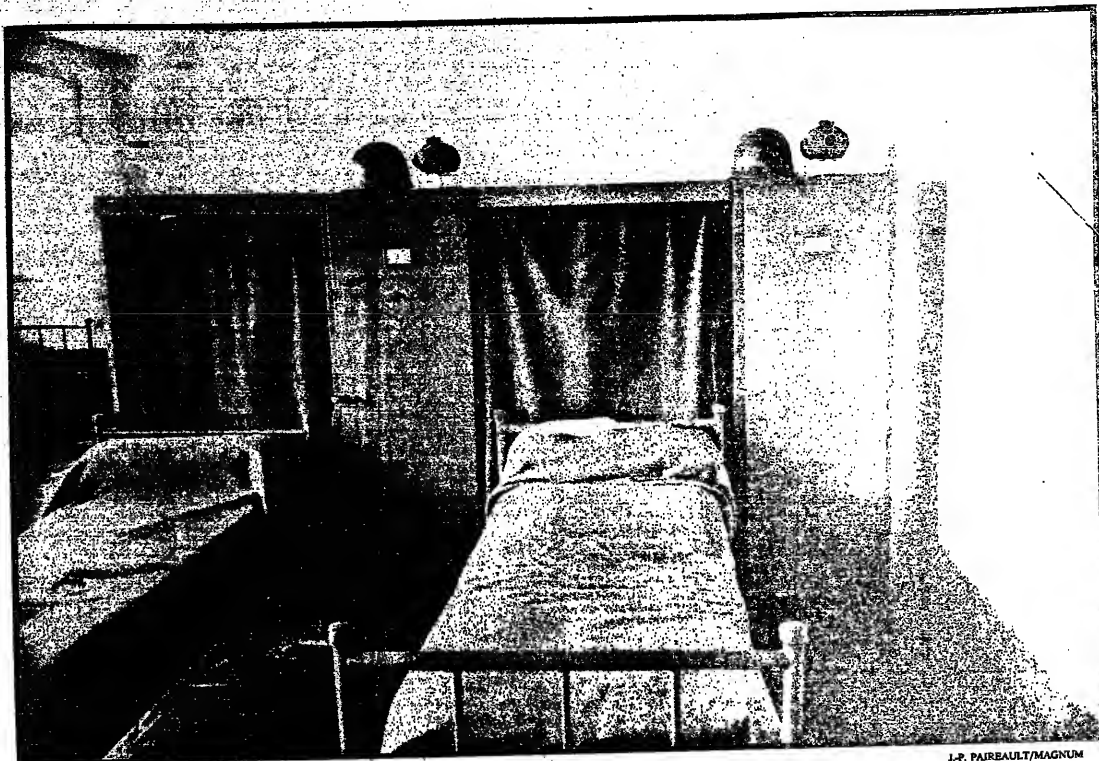
Au milieu des réverbérations de la lumière blanche qui ne devait être que ténèbres en ces nuits-là, je pouvais voir Casiano choisir le terrain, placer les traverses et les lourdes bûches de quebracho. Yeux brillants de ce cahier qui l'entraînait lui-même.

(Lire la suite page XIV.)

حکومت من الاموال

AUJOURD'HUI

LE MONDE DIMANCHE
6 SEPTEMBRE 1981



J.-P. FAIREAULT/MAGNUM

Conversations

« Chaque jour, enlever un jour »

Cinq appelés dans un compartiment de train, en route vers l'Allemagne. Cinq copains qui attendent « la quille ».

NICOLAS BEAU

Je ne suis pas pédé, dit-il, les appels du dimanche soir qui reprennent leur caserne en Allemagne après une permission toujours trop courte sont un peu brusques quelquefois pour qui cherche à leur conversation.

Il est, dit-il, « les boudes » de repartir, et ce mot avertit toute leur tristesse. L'interne passera donc son chemin et eux gageront leur compartiment, surchauffé, ou le confort glacé où dorment les retardataires ; ceux qui n'ont pas voulu sacrifier une nuit de « la 72 » (soixante-douze heures), cette unique permission de trois jours qui leur est accordée chaque mois.

Les appels, lorsque le train s'éloigne de la gare de l'Est, ont seulement la force de crier : « 42 », « 137 », « 225 », chiffres magiques qui les éloignent de « la quille », cette permission de vie, ils le crient d'abord à ceux du train d'en face encore à quel, qui ont eu la chance de boire un demi supplémentaire et la malchance peut-être de voyager dans un de ces couloirs strictement militaires qui mettent jusqu'à douze heures pour gagner l'Allemagne.

Dans la voiture 164, du train de 23 h 15, ils sont cinq à s'être assis dans le premier compartiment. La géographie a été désignée, il y a sept ans, dans leur unité : le 3 (trois), leur premier jour de service, ils étaient voisins de chambre. Depuis ils ne se sont pas quittés. « Nous sommes, dit l'un, bien avec les autres mais encore mieux entre nous », comme « cinq doigts de la main », comme « une famille », comme, après tout, des copains de régiment décidés à se revoir après le service : « On en chie

pendant un an, autant rigoler ensemble ». Il y a à Jean, ainsi surnommé parce qu'il ressemble au sous-off, dont c'est le prénom ; Pucelle, dit Spiderman (l'homme araignée) puisque des araignées il y en a tout plein, et Dieu sait pourquoi, sur les enveloppes que lui envoie sa petite amie ; Claude Lelouch, le surnom de celui, coiffé d'un chapeau de cow-boy, qui prend des films « pour avoir des souvenirs » ; David Hamilton qui photographie tout et s'imagine tout ; et puis, jeune d'imagination, Dédé, « à cause de ses initiales ». Il y a bien un sixième absent du train de ce soir-là, le Soudan, populaire sénégalais, « sur-percool », « intelligent », « va-chement dur », « la parole facile », il veut en un mot rester libre.

Tous sont originaires de la région parisienne et ils n'en sont pas peu fiers : « Nous, on est de Paris, dit l'un, on a la mentalité, on aime bien rigoler » ; « On est fin », tranche un autre. Pas comme les paysans, « ces pécores, ces bougres », qui boivent de la bière « par packs de six coquettes » ; « de véritables éponges ». « Eux, disent-ils, avec leurs vieux mégots, ils parlent des tracteurs de leur ferme et de leur dernière vache. Nous on parle de femmes ».

« Are you german ? » « Leurs femmes », celles qui ont accompagné jusqu'à la gare trois d'entre eux, celles des Champs-Élysées et de Saint-Germain, les étrangères qu'ils ont rencontrées pendant leurs permissions tant attendues, celles des magazines dont ils ont affiché sur les murs de leur chambre les visages palpitants n'ont pas le droit au réel, celles dont ils manquent, de leur propre

aven, à la caserne. Alors, ils en parlent. « Lui il a les mentes, c'est le fumé, c'est le coup de foudre ». « C'est vrai, reconnaît l'intéressé, je me suis calmé ». « Moi, ajoute un autre, crâne, je suis assez prisonnier de l'armée comme ça, je ne veux pas être prisonnier d'une femme ».

Ils parleront pourtant à peine à ces deux femmes en chair et en os qui partagent leur compartiment : les deux touristes allemandes au bronzage rougeoyant et au gentil sourire. Bientôt ils leur ont prêté Play-Boy pour créer un lien, pour désigner d'une expérience qu'ils n'ont peut-être pas. Mais la situation née de la mixité évoluera peu, ne

serait-ce que pour des raisons linguistiques : en sept mois ils n'ont pas appris trois mots d'allemand et leur anglais ne va pas au-delà du classique « Are you german ? ». « On en prend plein la gueule pour pas un rond », affirme l'un d'eux, en voyant les deux filles se mettre à rire.

L'armée demeure pourtant leur premier sujet de conversation. Ils en parleront pendant quatre heures, jusqu'à Nancy. Malgré la nuit qui s'avance et le footing de 10 kilomètres qui les attend à l'arrivée à Pforzheim, comme, paraît-il, à chaque retour de permission : « Demain, disent-ils, on aura les yeux en peau de saucisson ». « Ils nous prennent pour des chiens, des pions », at-

firme l'un d'eux. « Ils nous mènent, dit un autre, comme ils veulent ».

Et aussi : « On se fait guerler dessus par ces officiers qui ont été de la légion et des paras. Ils essaient de nous foutre dans le crâne, nous, c'est pas notre genre ». « Faut qu'on en chie », tranche un dernier qui a particulièrement peu supporté de voir passer à la tondeuse ses longs cheveux frisés : « J'aurais donné un mois de plus pour les garder ».

« Buller et balayer »

La discipline n'est pas leur fort : ils n'admettent pas qu'un gradé condamne à quatre jours d'arrêt un appelé qui avait froissé une tôle de voiture, ils se comprennent pas qu'on rétorque à une de leurs propositions : « Depuis quand un hussard pense ? ». Ils ne veulent pas immédiatement nettoyer au jet d'eau une chambre déjà nette ou une jeep impeccable. « Ah, vous pouvez le dire, notre caserne, elle est propre ! ».

Rien en définitive ne leur semble crédible dans cette armée. Ni l'armement : « On se bat avec des mitrailleuses de 1949 ». Ni l'entraînement : « On passe huit mois sur douze à buller et à balayer ». Ni l'ennemi désigné : « Ils n'arrivent pas de nous parler des Russes, ennemi héréditaire, alors qu'on s'est battu trois fois contre les Allemands. Nous n'avons pas encore vu les Russes manger les petits enfants ». Ni enfin le commandement : ils doutent même des qualifications de courage que les officiers montreraient le jour fatal face à l'épreuve du feu.

L'un d'eux se prononce pour une armée de mélier : tous acquiescent, même les deux qui ont des sympathies pour le parti communiste. Ces cinq copains parlent d'une même voix.

Leur hostilité à l'armée est d'autant plus nette que les pères de quatre d'entre eux, anciens de la guerre d'Algérie, sont devenus antimilitaristes : « Ils n'oseraient pas se traiter comme cela si tu avais trente ans, a expliqué l'un d'eux à son fils, ils profiteraient de ton âge ». Et c'est d'un grand honte qu'ils saluèrent à minuit et cinq minutes la fin du cent soixante-cinquième jour de service. En revanche, le silence accueillit l'entrée dans le compartiment de « Bill », dit aussi Kiki, leur ennemi de tous jours, le contrôleur du train.

« D'abord, il porte l'uniforme », surtout, c'est lui qui, mois après mois, compose sans pitié les onze billets gratuits dont l'appel bénéficie pour ses permissions. Il ne leur en reste plus, après six mois de service, qu'un ou deux. Demain, il leur faudra payer 150 F pour revenir à Paris : c'est beaucoup pour une solde de 300 F.

Hourra !

300 F, c'est peu de toute façon pour sortir dans ces boîtes de nuit allemandes « peuplées de bidasses », pour acheter ce walkman qui permet au temps de passer un peu plus vite dans la chambre, pour se payer le siffard (saucisson) et les gâteaux de semoule qui aident à supporter l'ordinaire ou pour se procurer Rock and folk, V.S.D. et Gérard de Villiers, leurs habituelles lectures. Peu de dérivatifs avec une telle solde et une attente interminable.

Une attente telle que la peur du chômage à la sortie, chez ces jeunes sans aucune qualification, n'existe pas. Telle aussi que ces appels assez révoltés n'ont rien à aucun moment une quelconque action contestataire de peur de faire « un jour de rab ». « La seule chose qui compte c'est d'être entre potes et chaque jour d'enlever un jour ».

Cheez nous, chaque cours est un cas particulier

En parlant avec vous, nous trouverons ensemble la meilleure formule pour vous enseigner la maîtrise de votre choix :

- LANGUES VIVANTES (Anglais, Allemand, Espagnol, Arabe, Grec, Italien, Portugais et Français pour étrangers)
- SECRETARIAT (dicté, sténographie, traitement de textes)

Horaires à la carte; tous les jours de 9h à 20h

cours audiovisuel latayette

36 bis, Bd Haussmann 75008 Paris (771.89.50)
8, place des Jacobins 69002 Lyon (42.75.77)

Sauver le béarnais!

MARIE-BERTHE SAHORES

RITES

L'alcool initiatique

PASCAL PRIESTLEY

A la liste du sacré, l'alcool est toujours chargé d'une puissance magique et de vertus thérapeutiques. Son pouvoir stimulant est bien réel. On boit « pour oublier » mais parfois aussi pour se souvenir. Ainsi Jean-Claude, journaliste de trente-quatre ans, soigne-t-il à la vodka « l'angoisse de la feuille-blanche ». Mais plus encore que les esprits, l'alcool est supposé soigner les corps. Maurice Robert, a récemment plus de cinq cents remèdes populaires français dans lesquels il intervient sous une forme ou sous une autre. Le vin rouge guérit l'anémie, les vers ou le rhume. La macération de feuilles de noyer dans

Curiosités touristiques

PARC FLORAL D'ORLÉANS LA SOURCE

SUR 30 HECTARES D'UN CADRE NATUREL EXCEPTIONNEL UN SPECTACLE FLORAL SE RENOUVELLE AU FIL DES SAISONS ET DES SUGGESTIONS POUR L'EMPLOI DES FLEURS ET PLANTES

Source du Loiret. Saison d'automne. Petit train, Mu-Got, Jeux d'enfants.

Bureaux Jardins information. Tarif groupes.

En signifiant le Monde avec un globe d'une documentation couleur.

Itin : PARC FLORAL - 45100 ORLÉANS. Tél. (01) 8523-117.

Age Group	2006	2007	2008
18-29	~85	~88	~90
30-49	~75	~78	~80
50-69	~65	~68	~70
70+	~55	~58	~60

Argan

pièces de 60 m² qu'il occupait
est bien exigü pour le major-
et la cuisinière engagés à son



« Parce que toutes devront un jour tenir une maison ». C'est l'évidence même. Et Pierrefeu, dans un esprit renouvelé, suit sa

JACQUES STERNBERG.

Stances du jour après le dîner, on musiqua et le petit déjeuner, elles ont établi les menus. Elles firent la liste des courses. Une femme s'active à la cuisine, on fait la soupe et marron. Grands tableaux blancs et fuchsia. Pas une boucle de chaise et chacune a sa glacie épluchant, épluchant, décomptant. Compromettant, brulant, farcisant, blanchissant, échaudant, soufre rompus à la nouvelle cuisine française, sous l'œil attentif de la maîtresse ménagère. Des postes appliqués dans un silence total. Pas un soupir, pas un trait d'union sur ces visages agement maillés, impossibles depuis ce matin. Zéky, autre fiancée, turque, albanaise et Soudanaise, albanaise se culbuta bouffant turquoise cachée à mi-gorge, par son labiale blanc, préparant le flûter du diplôme. Et avec quel sérieux !

Pendant ce temps, une autre équipe participe au cours de couture. Elles piquent, ourlent, épiègent, surfilent, brodent ou appliquent. Petites naines attentives, elles se regardent, se parlent, se chantonnant quelques refrains d'interpellant, se concertant sur la longueur d'une jupe ou la décoloration d'une blouse, couvrant la voix chevotissante du professeur, « ça va, ça va, mais attention à la chignon, belle, ça va, ça va », et constater que l'ontie, une Hattienne jupe en chair, termine une jupe « trop moulante » pour elle. Dans à peine trois jours, au cours de la dernière leçon, formeront-elles leurs chignons, leurs tresses, leurs jeans fins distingués. Mais, pour cette élève plus profane que les autres et qui se laisse aller à quelques confidences : « *Barbette la couturière, mais pas moyen d'être en chignon, ça va, ça va, ça va, ça va* » ? « *C'est pas jupe, c'est jupe moulante* ». Non, la petite dame en chignon n'a pas entendu, qui continue sa chanson : « *Une jupe trop moulante, ça va, ça va, ça va, ça va, ça va, ça va* ».

Dans les couloirs, la rina, une vieille, goussante, sage gardienne, l'une de la maison, conduit à *son lieu secret*, petite boutique italienne que les super-sous-veillantes. Une poignée qui cache le regard, des sourcils mal équilibrés, une jupe un peu trop mince on une bouche trop rouge, une petite déprime à consoler... Elle a l'air « la séniorita », depuis le temps qu'elle veille sur des trousseaux de damoiselles.

Au déjeuner, l'équipe contre sert l'équipe cuisine. Service en gants blancs, nappes damassées. Chaque jour, les petits plats dans les grands, histoire de prendre de bonnes habitudes. On grignote plus qu'on ne mange, malgré les menus savoureux (le troisième trimestre est celui du régime).

l'approche des beaux jours). Madame la directrice, présente à chaque repas, commente : le maître d'hôtel du jour - Damien l'occurrence - est efficace mais ne sait pas encore compiler les assiettes. Le café se prendra au salon et on fera la causette en français.

L'après-midi est consacrée en partie aux choses de l'esprit. Diapositives à l'appui, sur lesquelles défilent les grands de ce monde, l'enseignante raconte à sa façon l'actualité. Un journal de l'histoire à la sauce Pierrefeu. On y parle beaucoup de nationalisations : un mot qui fait fortune par les temps qui courent, et déclenche jolies sourires et *a parte*.

En fin de journée, l'étiquette, le savoir-vivre et la conversation à table. Capital! Apprendre à mener la conversation tout en versant le thé ou en passant le sucre, au tour de force pas évident. Quelques idées de sujets pour mettre ses invités dans l'ambiance, d'entrée de jeu, d'un dîner. Parmi les vingt-trois propositions, retenons : que pensez-vous des voyages dans la Lune et aimeriez-vous y aller ? Comment croyez-vous que nous vivrions dans dix ans ? Avez-vous déjà pratiqué le ski en été et qu'en pensez-vous ?

L'essentiel : veiller à ce que chaque invité ait l'occasion de s'exprimer. Une règle d'or, ne pas associer les brillants causeurs ensemble. Et les sujets tabous à éviter, dans l'ordre... Les plus dégoûtants : maladies, avortement, viol ; ceux prêtant à controverse : race, drogue, alcoolisme, politique, religion et les consultations gratuites à un médecin ou à un avocat.

Si d'aventure un invité fait un faux-pas, savoir le remettre vite dans le droit chemin de la conversation possible. Reste ? Le tennis, le bateau, le golf, les opéras, le théâtre, les voyages... des thèmes de conversation neu-

Au programme, encore, de l'institut : Part du bonquet, la théorie du service de table, l'hygiène, le maquillage, la puériculture, l'introduction à la psychologie, l'économie domestique, l'organisation d'une maison, la planification du budget. En cours de culture moderne, on essaie le plus souvent possible de dissuader sur les droits de la femme : *« droits qu'elle est évolue en dehors de son être. Mais aucune raison de prouver »*, explique, *« N'est pas Née à ses fibres, tout s'en fait »*. N'allez pas penser que Pierrefeu est à l'arrière-garde du féminisme. Mais de féminisme, on ne parlait pas au cours du dîner de diplôme. Sujet à controverse.

ROME

Alors que la France construit petit petit et croit avoir ainsi retrouvé la fameuse échelle humaine, on édifie en Italie le plus grand immeuble du monde : un kilomètre de long, le Corviale. Inhumain ?

FRANÇOIS CHASLIN

OMME les ingénieurs du dix-neuvième siècle aspiraient à construire la tour record de « mille pieds », Gustave Eiffel et ses collègues, les architectes modernistes, rêvaient longtemps de couvrir d'un seul tenant la distance majestueuse qui sépare l'île qui est fait dans la banlieue de Rome, Mais le chantier, comme par une ultime indignation, a été interrompu par la guerre : échoué en rase campagne, le plus grand immeuble du monde était en panne. Le terrain était désert, les chantiers étaient en ruine, les ingénieurs des obscur travail remplacés ceux des outils ; des centaines d'œuvres antiques, des piles de ruineux souches de bétons, au lieu de la tour, se dressaient lamentablement. L'immeuble était au deux tiers achevé, équipé, peint, mais l'entrepreneur, estimant insuffisante la somme de l'argent qu'il avait pris sur l'inflation qui avait été indexée à son contrat, demandait un extra. Nul ne savait comment la tour devait durer les siècles, comment elle se représenterait, après divers marchandages. Il devrait aller à bon port autrement, à moins que d'autres tem-

marqués du contraste entre les allures blanches et les interminables bandes sombres des fenêtres. Des stries obliques dans le coffrage de béton clair se répètent le motif à effet graphique à l'infini. Une « rue », perchée sur la façade au quatrième niveau, introduit une fente horizontale : les escaliers et les formes d'un léger surplomb dont l'ombre accentue la linéarité.

L'ensemble n'est pas passé sur le béton, mais sur un grand tas de béton, qui s'est fait, par une qui abrite des parkings assez terrifiants. Seules les cinq fortes tours des escaliers cassent, mais à peine, le béton qui forme l'entour. L'ensemble est un étrange mélange de dureté austère, érigée, et de grande espérance généreuse. Au rez-de-chaussée, deux énormes galeries, traversent les tours de refuit l'un après l'autre, dans les six mètres, d'un portique rectangulaire découpé dans le béton : ainsi sur le béton, les tours se dressent sans dimension, infinie.

La « rue » haute, destinée comme celle des immeubles de Le Corbusier à accueillir des boutiques, des cafés, des restaurants, se fane au fond, séparée du reste et du paysage naturel par

nord boisés. Les constructions descendent au sol à partir d'une courte haute construction, « viaduc », équipée, sorte de ponton rectangulaire, qui s'élève au-dessus du large. Du contraste entre l'irregulière pittoresque du paysage naturel et la violence de cette structure construite, nous avons une étrange impression : veut aussi une philosophie du monde. La France est loin maintenant de ces « gestes » grandioses, mais elle n'est pas si dépourvue de son « bon sens » retrouvé, de cette juste mesure qu'elle mettraitrait en toutes choses. Et pourtant, nous sommes si habitués à la démesure, à son « bon sens » livrable, entre nous, à une course éperdue, à qui marcherait l'époque du bâtiment le plus long.

Après l'effort absolu, le grand effort de Rome, Bernard Zehrfuss, qui édifie sur le plateau du Haut-du-Livres, dominant Nancy au nord-ouest, deux immeubles de béton, de la même hauteur, mais seulement 700 mètres, grande perspective plate, identique aux fameuses « Accotées » de Lille et de la Chapelle. Ces deux immeubles, 217 logements et 402 mètres, et le Tilleul argé, 716 logements et 300 mètres de long. Pour l'ar-

Trop tard

Mille mètres donc, 1 246 logements pour environ 6 000 habitants, soit plus de 5 mètres carrés (d'un coût total de 17 milliards de litres) avait été lancée en 1972 dans une période euphorique : l'Italie se modernisait, elle allait vers le grand ensemble, les modes modernes parfaitement équilibrés, avec des services sociaux abondants. La « barre » du Corviale était l'opération pilote de l'ILFAC, l'Institut des constructions publiques. Ce devait être une véritable unité d'habitation autonome, inspirée des *città radiales* de Le Corbusier, elle allait servir non seulement par l'intégration au projet architectural d'une église

une grille, sorte de cage d'arrêt, puis par le regard. Parfois lui fait suite une longue promenade, une ossature régulière de balcons donneur vers la campagne, mais d'un simple banc de béton, net et dur. Alors, la grille se rompt, l'ampleur, de grandes vides, de larges escaliers monumentaux, des passerelles, des lieux vastes et ouverts, ou bien, au contraire, des cours intérieures, des escaliers quadrillés de pavés de verre et distillant une lumière éblouie. Immense inouï, agaçant et fascinant, qui, hélas ! lorsqu'il sera construit, sera le théâtre d'un trop tard. Comme la France, l'Italie n'aime plus les grandes ensembles, qu'elle juge inhumains : elle préfère le confort individuel à la crise croissante du logement.

Et pourtant, à l'université,

THE

Histoire de

La force de l'habitude et la désobéissance peuvent avoir des conséquences dramatiques. Elles ont conduit un chœur d'architectes à remettre en question encore cette modernité que les architectes appellent de leurs vœux.

construction sauvage, l'urbanisme. Les villages sont en train de se transformer en un tissu continu et en un émiettement général de grosses maisons de rapport cubiques qui donne à la banlieue une apparence sans cesse plus déconcertante. Il faut clore cette expansion en face d'Orléans, à la fin d'un pont, une tête de pont qui sera une zone d'habitat et de détente, un lieu où l'on pourra mettre d'enlaid un jour une «Nomenclature formelle» de ce qui est resté de ce point de vue. L'organisation est parfaitement réussie. Le Corbusier est stupéfait: Décidé, rectiligne, sobre, il est en fait comme un squelette, entouré d'une immensité de nature verdoyante: des prairies, collines et vallées escarpées, des champs, des villages isolés, lointain d'ailleurs. Il est posé là comme sur une mer.

L'immense est long, et ses arêtes sont vives (vingt kilomètres de long). Il est dirigé par Mario Fiorentini, qui souhaite qu'il le paraisse pleinement. Ils ont été sûrs sur ce kilomètre huit à dix mètres volume.

devant un tribunal londonien. La Times rapporte sa mise en cause: «Il est habitué à conduire des autobus complais, M. Antony Kealey, oublie un jour qu'il est en cause. S'il n'est pas en cause, s'il est un grand homme d'état, s'il est engagé à grande échelle, il ne peut pas se permettre de laisser derrière lui le train du véhicule. Les solaires-doux sont

THE GUARDIAN

Le viol

La population de l'île de Tinos, en Grèce, s'est émue récemment de l'outrage infligé à un policier, créant donc elle a fait ses menottes. Le GUARDIAN, qui a écrit sur le sujet, a fait, un jeune Marocain, a été arrêté, cette intervention de la police lui ayant permis d'échapper au lynchage par

[illegible]

C'était l'architecture « à la française », dans laquelle la critique du *New York Times*, Ada-Louise Huxtable, ne voyait l'autre jour que « plum puddings et rutt frutt ». La barre de 1 kilomètre de long n'est plus ici qu'un vieux rêve rétro, très « années 50 ». Mais, dans l'insatisfaction où vivent aujourd'hui les architectes français, mal-aimés, frustrés de leurs « gestes magnifiques », la nostalgie pourrait se faire un jour plus vive, et qui sait ? La course à la plus grande barre pourrait bien reprendre. Certains déjà y songent.

Pariums champêtres

Un agriculteur britannique était l'objet des doléances des habitants de la ville proche de sa ferme. Ces derniers se plai-

Les vaporisateurs sont actionnés par un système automatique qui les met en marche chaque fois que le vent souffle de la ferme en direction de la ville de Worcester, distante de 3 kilomètres.

Histoire de bas étage

La force de l'habitude et la distraction peuvent avoir des conséquences dramatiques. Elles ont conduit un chefneur de cor de brasserie scolaire devant un tribunal londonien. Le Times rapporte sa mésaventure : « Hébété à conduire des élèves dans un temple funéraire, Kibbey, oubliait un jour qu'il était... une fois n'est pas coutume... au volant d'un cor à étage, s'est engouffré à grande vitesse sous un pont peu élevé, provoquant l'incendie de sa voiture. Les enquêteurs ont constaté que le chauffeur avait fait sans s'en rendre compte une série de fautes aussi au premier étage n'aurait pas survécu de la catastrophe. Grâce à la présence d'esprit de leur accompagnateur, qui leur a crié à temps de se jeter à terre. Bilan : une grosse peur pour cinquante six enfants et des blessures légères. Le chauffeur a été condamné par le tribunal le livrer de suite au chauffeur à 80 livres d'amende et un retrait de permis de conduire. Son avocat a précisé qu'il était maintenant entièrement comme avant, et que les suites et le recouvrement du gravissime

Le viol d'un oiseau

La population de l'île de Tinos, en Grèce, a été récemment de l'outrage infligé à un policier, oiseau dont elle a fait sa mascotte. Le GUARDIAN rapporte que l'auteur du méfait, un jeune Marocain, a été arrêté, cette intervention de la police lui ayant permis d'échapper auynchepour





par Claude COURCHAY

V. - Adieu kouglofs...

Après le Berry et la Provence, on avait retrouvé la trace de Claire, la brune super-plus, du côté de Brest...

CETTE fois, j'avais à survoler la condition de la femme en Alsace.

La femme, ce n'est pas le mauvais sujet. De quoi faire six douzaines de thèses de troisième cycle, sans faux col. Ah ! la femme, quelle formidable aventure, la plus formidable sans doute depuis l'invention du protoplasme. D'abord, un peupé leur donne une âme (vérifier le Concile). Et puis de Gaulle lui accorde le droit de vote (53 % du corps électoral). Et, enfin, quel fantasme sotier à dépolluer, depuis le début... « O femme ! enfant malade et trois fois impure... » jusqu'à « la femme est le motif du ciel », « l'avenir de l'homme », etc.

Quant à la femme alsacienne, je comptais sur ce brave René-Jules, acteur en chômage et chômeur en activité, pour éclairer ma lanterne.

René-Jules habite rue des Dentelles, au cœur de la Petite-France à Strasbourg. Ce type est une mine. Il sait tout sur tout, et ce qu'il ne connaît pas, il l'apprend. Il aurait fait un redoutable journaliste. Il ressemble à Flaubert jeune, avec un soupçon de Paul Léautaud. Il aime les chats, les chattes et la polémique.

Nous avions rendez-vous près de la cathédrale. Sur la place, les revendeurs africains revendaient, mêlés aux touristes allemands. Installé à une terrasse, René-Jules buvait un kir.

« Alors, quel de neuf à Paris ? »
— Rien. Si, des orbes. Parls est plein d'arbres. Il en pousse dans tous les sens. Bientôt, pour joindre la rue des Italiens en partant de la Contre-croix, il faudra une machette.
— L'effort Chirac. Et la tour Eiffel ?
— Elle achève sa croissance.
— Comment, malheureux, tu ne sais pas que ses jours sont comptés ?
— Non. A cause des termites ?
— Nope. Elle coûte trop cher à entretenir.

« Elle n'est pas la seule. Dis donc, ça va être un coup dur pour les fétichistes... »
Pauvre tour. Ce n'est pas grand-chose, mais on finit tout de même par s'attacher. Enfin... Je m'installai. La bière était fraîche, les bretzels sales, René-Jules en forme.

La femme en Alsace ? Il pousse un soupir :
« Ah ! mon pauvre, on peut dire que tu as mis la truffe dessus. Sais-tu que l'Alsace détient le record national toutes catégories pour les femmes battues ? »

— Non. Et pourquoi donc ?
— L'histoire, mon vieux, l'histoire... Mais ce n'est pas à un homme de l'en porter. Je vais te présenter à Monique, elle connaît bien.

— Par expérience ?
— Tout juste. Elle est premier secrétaire du groupe Femmes battues de Strasbourg.

« Alors, bon... Qui aurait jamais cru ça ? Je m'imaginais les Alsaciens comme des gens pondérés, craignant Dieu, battant des records d'honnêteté, pas de castagne. Je soupçonnais René-Jules de chercher à m'indigner. Des larmes dans le kouglof, hein ? Mais sa bière de béton de mon scepticisme.

Malheureusement, le soir, Monique confirma. Alsacienne pur fruit pur sucre, étudiante prolongée, elle militait sec dans le féminisme et me reçut fraîchement. Notre époque, qui ne sait pas léser, en est au racisme antinimé. Nous aurons une vieillesse semée d'orties. Je me fis petit.

Pour Monique, les femmes battues, ce n'était pas un mythe. Elle s'occupait toute la sainte journée. Elle citait des chiffres effrayants. L'an passé, par exemple, dix mille femmes battues homologuées dans la région. Et pour avoir droit au titre, il faut au moins huit jours d'arrêt de travail, avec certificat médical. On comptait aussi trois mortes.

Mon enquête partait mal. Il allait me falloir changer de sujet. Traiter de la myxomatose chez les égarés africains. Parce que si l'exécution en Afrique

fait les choux gras des magazines spécialisés, par contre, les cactus dans nos paisibles houlonniers, on n'en raffole pas. En plus, on n'avait demandé d'être gai. Tu parles...

« Et comment expliques-tu cette situation ? »
— La personnalité alsacienne... Les évidences des uns ne sont pas celles des autres, c'est ce qui fait le charme de la démocratie pluraliste. Monique daigna me brocher un topo. C'est que ce n'est pas facile d'être alsacien. Elle me l'expliqua en long, en large et en détail. Et je ne le raconterai à mon tour qu'en présence d'un avocat. Je dois reconnaître pourtant que c'était une fort belle histoire, étonnante, convaincante. De quoi vous faire sangloter une cargaison de bananes déshydratées.

A la fin, elle me demanda :
« C'est clair ? »

« Tout à fait. Dis-moi, les femmes battues, on ne pourrait pas les voir plus en détail ? »
— Comment ça ?

— Je veux dire concrètement.
— Tu veux savoir et la schlague l'importe sur le martinet ?

— Ne te moque pas de moi. Tu m'as parlé de la situation en général. J'aurais souhaité que tu me montres des cas particuliers.

— Te montres ? Pour que tu leur lances des cacahuètes ? Pas question. Je ne tiens pas un zoo.

— Je voulais dire : m'en parler. Il ne s'agit pas de curiosité malsaine. Seulement, il me semble...

Je fis un topo à Monique, en soulignant l'importance de l'information pour la défense et l'illustration d'une cause, même juste. Petite perdue. Elle me coupa, sèchement :

« La case de l'oncle Tom, je connais. Et puis ce n'est vraiment pas le moment d'importuner les camarades... »

Je n'insistai pas. Il ne me restait qu'à la remercier. Le lendemain, je téléphona à René-Jules :

« Tu es libre, deux objets de mes vœux ? »
— Toujours.

— Rendez-vous à la même terrasse dans une demi-heure OK ?

OK des braves. Vos desirs sont des ordres, mein laulou.

De nouveau la cathédrale. C'est vrai qu'elle était belle. Elle avait, par chance, échappé à Violette Ledue. Soit que les gens qui habitaient des cathédrales avaient encore l'énergie de battre leur femme ? Mystère.

René-Jules me parut content de lui comme un sale gosse qui vient de réussir son coup. Il me demanda, l'air gourmand :

« Alors, ça s'est bien passé avec Monique ? »
— On ne peut mieux. J'en suis sorti entier.

— Tu as trouvé ce que tu cherchais ?

— Historiquement parlant, je suis comblé. Mais elle n'a pas voulu passer sur le terrain.

— Je m'en doutais un peu.

— Ça t'aurait servi de l'expliquer ?

— Oh non ! Je vais te dire : tu es tombé au mauvais moment. Il leur est arrivé une drôle d'histoire d'histoire d'histoire.

— Tu te décides à m'en parler ou tu me laisses mourir idiot ?

— Ce n'est pas forcément la pire mort.

Avec ce rigolo, il convient d'être patient. Une fois qu'il a réussi à ferrer son adversaire, il ne déteste pas retourner le bâton dans la plaie. Je me concentrai donc en pensée sur la vie de sainte Blandine, vierge et martyre comme nous toutes. Me voyant la sérénité d'une banquette, René-Jules daigna parler.

« L'AFFAIRE remontait à presque deux ans. Le groupe Femmes battues croissait alors en force et en sagesse. Il s'était procuré un local. Des permissions y étaient permanence. Les premiers fruits de leurs efforts commençaient à paraître. Elles venaient de dépasser le stade exaltant mais lagrat du défrichage. A présent, tout un travail accompli de bouche à oreille leur amenait de nouvelles recrues. C'est ainsi qu'un

jour elles virent débarquer une certaine Claire...

Une véritable bénédiction, cette fille. Non seulement elle avait des idées, mais elle s'y entendait pour les mener à terme. Elle créa, en un tour de main, toute une série d'activités. Elle affirmait qu'il faut occuper les gens. Les femmes du groupe, battues ou pas, se mirent ou se mirent au yoga, à la danse, à la méditation, au tissage. Une bibliothèque féministe fut montée. Un coin-foyer proposait thé, périodiques et affection.

Le militantisme n'était pas utopique pour autant. Des groupes de choc partaient faire des hommages, popularisant la cause et assignant le chauvinisme mâle.

La peur de l'opprimé fait la force de l'opprimeur. Claire ignorait la crainte. Elle se spécialisa dans des opérations d'intimidation.

L'origine d'une femme venait se plaindre de son conjoint, Claire se rendait au domicile conjugal, accompagnée de Mimi, la féroce Mimi, une redoutable chienne-louve qui ne connaissait qu'elle. Botte, sanglée dans un manteau de cuir, elle prenait le pitou phallo par surprise. Elle lui parlait net :

« Écoute bien, sale type. Tu es battu femme. Tu es un lâche. Si ça se reproduit, tu sais ce qui t'attend. Tu m'as comprise ? »

Elle donnait un peu de mon à la laïsse, et Mimi bondissait en grondant. Le type verdissait. Cette thérapie de choc fonctionnait admirablement. Le tout, c'était de savoir parler aux gens un langage qu'ils entendaient.

Ces procédés musclés valurent très vite à Claire une énorme popularité au sein multiple de ses sœurs. Elles leur avaient rendu leur dignité. Elle leur avait prouvé que les hommes ne sont jamais que des hamsters mous, et que le phallus est au bout du pouvoir, c'est-à-dire dans la tête. Elle aurait pu fonder un parti, une secte, n'importe quel, les filles l'auraient suivie au bout du

monde. Elle se contenta de se lancer dans le théâtre.

Pas n'importe lequel, évidemment. Elle choisit le théâtre militant à la Mao, style « le détachement féminin rouge ». Dans ce genre de spectacle, l'efficacité prime. La propagande reste au poste de commandement. Il faut et il suffit que le message soit net. Le cas échéant, il l'était. Il exaltait la révolte des esclaves.

Il s'agissait d'une création collective. Claire professait que tout un chacun est capable de créer et de jouer. Elle exigeait que tout le monde s'exprime. Elle condamnait le culte de la personnalité. La créativité de ses sœurs prit donc son vol. Pas dans d'importantes sens. Il ne rimait à rien de s'exprimer dans une stupide intrigue bourgeoise. Il suffisait de montrer le monde tel qu'il est, dans une série de sketches vengeurs : la femme-tout-faire, la femme-fournisseur, la femme-sorcière, la femme-casserole, la poupée d'amour, la lapine... Et puis, pour finir, un ras-le-fusille éclatant. Les femmes transformées brisèrent leurs chaînes et retrouvèrent leur place sous la lune.

Comme il se doit, des chants, des projections, des chorégraphes corrélaient l'action et en marquaient les temps forts.

La flamme et la sincérité de ces... comédiennes n'est pas vraiment le mot qui convient... de ces perditions faisait plaisir à voir. Ardentes, indignées, exaltées, elles crevaient la rampe. Elles portaient témoignage.

Ce spectacle ne trouva pas vraiment son public en Alsace. Cette province vivait dans le culte de certaines valeurs qu'il n'avait plus vraiment cours. Mises à sans être officiellement démenties pour autant. Devant des spectateurs gagnés d'avance, le groupe de Claire, les Sorcières, avait chance. Sinon, il risquait le lynchage. Que faire ?

C'est peut-être la peine de montrer une œuvre pour la laisser sous le boisseau. Claire entraînait donc ses Sorcières au Festival « off » d'Avignon. Les critiques applaudissaient comme une seule femme. Ce cri éternel qui changeait des pitres bellement de trop de bruns ramolus. Des contacts furent pris. Le monde se demandait qu'à applaudir les Sorcières. A l'époque du charter, la planète n'est plus qu'un village. Si votre rue vous boude, vous passerez dans la cour du voisin.

Ainsi fut fait. Les Sorcières partirent en tournée. Elles partirent donc en France. Elles furent ces dispensaires et joliment baptisés « Maisons du peuple et de la culture », où des vétérinaires de bonne volonté tentent d'injecter les bonnes œuvres d'aux jeunes de la Sorcières. Elles jouèrent sur des places de village, dans des cours d'école. Elles s'inventèrent un public.

Au siècle du spectacle en boîte, elles offraient cette vision inouïe : des gens qui parlent de leur problème.

Cela marcha. Claire possédait à présent un instrument bien en main. Il lui fallait choisir. Revenir à Strasbourg ? Recommencer le militantisme en ras des pâquerettes ? Ce n'était pas indigne, puisque aussi bien la relève se trouvait assurée. Par contre, l'espace s'ouvrait devant les Sorcières. Partout, des sœurs en lutte les réclamaient. Comment bécoter ?

Elles partirent donc. Et puis... Et puis rien. Le silence.

Au début, à Strasbourg, on ne s'écoula pas. Les postes ne sont plus qu'elles étaient, même chez nous. Alors, dans le tiers-monde, vous passez. Les jours passèrent. Une vague inquiète s'installa. Un accident resta toujours possible. De temps en temps, une équipe de ping-pong disparaissait corps et âmes dans un tron d'air, sans parler du triangle des Bermudes. On des footballeurs, partis d'Uruguay, qui survécurent dans les Andes en égarant les cadavres de leurs groupies.

Les militantes éprouvèrent la presse. En vain. Et où s'adresser, à qui ? Les Sorcières n'avaient pas laissé de plus de vol. Elles avaient filé à l'aventure, comme ces cargos qui maraudent au cœur des océans, à l'affût du premier message radio qui les rabatta vers un fret.

Et puis un jour, une carte postale arriva. Juste une carte, avec une signature, celle de Lili, une chouchette fille. La carte représentait une inconnue. Elle portait le tampon de Beyrouth.

Une autre suivit, plus tard, d'Abidjan. Cette fois, il s'agissait de Marielle, la benjamine. Il faisait bien, disais-elle, et tout allait bien. Détails, explications, macache.

Puis une autre, de Libreville, sans plus d'explications. D'autres encore. Il semblait que le groupe existait au hasard, comme un Petit Poucet qui larguerait ses frères. Curieux. Et dans tout ça, rien de Claire. Qu'est-ce que ça pouvait bien vouloir dire ?

A première vue, rien. Mais en cherchant bien... Heu, une nana à la coule, remarqua que les points de chute des copines étaient tous des centres de prostitution, des relais sur cette chaîne de luyans qui approvisionnent en chair blanche l'Afrique et le Moyen-Orient.

Les filles se troublèrent. Prévenir l'interdit ? A quel titre ? Les disparues étaient non seulement libres, mais mères et libérées. Il n'est pas interdit non plus d'envoyer des cartes postales.

Alors ?

Pour René-Jules, il ne faisait aucun doute que Claire avait disparu de ses sœurs. Comment ? Il l'ignorait. Il se pouvait d'ailleurs que ce soit avec son consentement. Comme l'a remarqué La Botie, l'archaïsme volontaire existe. C'est le fondement même de la vie sociale.

Je me gardai de lui exposer ce que je savais déjà à propos de Claire. C'était parfaitement inacceptable. De plus, je n'avais aucun moyen de vérifier quel que ce soit. Il aurait fallu plusieurs centaines de temps complets, avec un budget considérable. On sait qu'en France la recherche manquée de moyens. Et puis, qui pouvait assurer qu'il s'agissait bien de la même fille ? Cette histoire de Sorcières ne me paraissait pas exploitable. Les gens veulent des contes de fées réels et potelés, des princesses D, des minotours dans ce genre. D'extensible en sein noir, et sans bretelles. Avec ma Chaire, je pourrais toujours aller me réchauffer.

UN jour que j'écris dans le quartier sans conviction, entre la Huchette et le vide, pour un papier sur la drogue — un de plus, — je tombai sur l'ami Jean. Jean, tu t'imagines... C'était bien en Ravachol qui m'avait lancé sur cette orbite désolée. Autant s'écarter de régler ça une bonne fois.

Nous nous retrouvâmes au Balzer. Rini n'avait changé, on si peu. Au Champ, on passait à présent Pain et chocolat. La bière gardait toute sa fudeur bien de chez nous. Il ne manquait que Moum. Ben primo, il daignait passer en pédalant poliment, la barbe au vent. L'attaquai :

— Dis-moi, Jean, cette Claire, tu l'as revue ?

— Quelle Claire ?

— Celle dont tu m'as parlé ici-même, la dernière fois que...

— Moi ? Je t'ai parlé d'une Claire ? Tu rêves ou quoi ?

— Non seulement je ne rêve pas, mais je n'en finis pas de croquer sa piste. A croire que tu m'as jeté un sort.

Il éclata de rire :

— Sincèrement, tu m'inquiètes. Une chance, les vacances approchent. Tu devrais décrocher, te reposer un peu, mon lapin.

— Je ne suis pas ton lapin, et je ne suis pas fou. C'est toi qui...

— La fou, c'est celui qui prend qu'il ne l'est pas. Crois moi, on commencent par tourner en rond, et puis on finit par ne plus tourner rond. Reponds-moi, décroche, n'attends pas. Tu sais que les chemières sont pleines de gens indispensibles ?

— Mais puisque je te dis que c'est toi...

— Tu vas finir par m'inquiéter sérieusement. Métais-tu au vert, n'importe pas. Tu verras, tu auras vite fait d'oublier toutes ces histoires...

Je n'avais rien sous la main pour tuer Jean. Dommage. D'ailleurs, il s'en allait, en me laissant l'addition. Légèrement fatigué, je m'engageai dans la rue Champollion. Au Logo, on jouait le Genou de Claire.

Ça manquait à ma culture. Je pris un ticket.

FIN



CLAUDE LAPINTE

عبدالمنعم الاصل

CLEFS

LE MONDE DIMANCHE
6 SEPTEMBRE 1981 IX



HENRI CARTIER-BRESSON/MAGNUM

POUVOIR

Paul Virilio, philosophe de la vitesse

ARCHITECTE et urbaniste, il fut directeur de l'École spéciale d'architecture. Paul Virilio interroge la vitesse et l'espace, à partir de l'expérience des guerres. Pour lui, la maîtrise du temps renvoie à la puissance. Avec une érudition étonnante, qui mêle les distances-espaces et les distances-temps, ce chercheur ouvre un important champ de questions philosophiques qu'il appelle la « dromocratie » (du grec « dromos », vitesse). En analysant l'apparition de techniques nouvelles, tout comme les logiques militaires, il repère des classes de vitesse dont il fait les vecteurs des pouvoirs. Et ces interrogations déplacent beaucoup de nos certitudes.

Paul Virilio nous introduit à une autre histoire de l'Etat, à une histoire qui ne se confond pas avec la production et la reproduction de l'espace militaire et civil. Automobilisme, condottieri de chars, aviateurs, cavaliers ou pirates, nous sommes pris dans des « mouvements », et ces mouvements sont aujourd'hui tellement présents que, comme la lumière, nous voyons en tendance à les oublier (1).

Vous semblez fasciné par la vitesse. Celle-ci renvoie immédiatement à la question de tout ce qui est vite, de ce qui bouge. Pour vous, la politique est politique de l'énergie. Le pouvoir renvoie au mouvement et à l'énergie.

La politique, c'est la capacité d'aller chercher les biens, les richesses, les informations. La politique, c'est celui qui passe

possède et demeure. Ainsi la science politique est liée au passage, à la possession aussi. Le pouvoir, c'est celui qui capte et oriente les énergies. C'est d'ailleurs la fonction du pontifex maximus dans la Rome antique.

Les pharaons avaient pour emblème le croquet et le fouet. Avec le croquet, on enlève ; avec le fouet, on sévère.

On retrouve ces symboles dans la croix de l'Eglise. Répéter cela, c'est se rendre compte que le pouvoir est originellement lié à la conduite, et conduire, c'est toujours commander un mouvement. Les séductions européennes organisent des mouvements.

La politique renverrait donc à des classes de vitesse autant qu'à des classes de richesses.

Tout pouvoir est pirate, il veut ramer des biens, des vaisseaux, des chevaux, des monnaies. La société antique était triénaire. Le triénaire, c'était celui qui affectait une tribu, cette machine de guerre était la plus performante de l'époque. Aujourd'hui, on ne trouve plus les cavaliers, ceux qui pouvaient se payer des chevaux, et enfin les hoplites, ceux qui étaient capables de se procurer des javaliots. Tout cela renvoie à des types de mouvement. Celui qui possède les vaisseaux — les plus rapides de l'époque — avaient le pouvoir dans la cité. Posséder des biens, c'est posséder les vecteurs qui les donnent, comme les vaisseaux et les chevaux. Ainsi, le dix-neuvième siècle organise l'industrie de la vitesse ; la machine à vapeur offre un fantastique développement de la vitesse. Maintenant, on frôle la vitesse de la lumière.

Dès le début du siècle, le futuriste italien Marinetti et, en Union soviétique, les futuristes russes attachent une importance décisive à la vitesse.

Le nazisme a emprunté l'idée d'une guerre-vitesse à Ma-

Gouverner, c'est se mouvoir. Le pouvoir est dans la vitesse. Pour Paul Virilio, le défi majeur auquel les sociétés modernes sont confrontées est dans l'extraordinaire accélération du temps et du mouvement.

CHRISTIAN DESCAMPS

rhetti, même si l'on peut lui trouver des antécédents (le maréchal de Saxe avait déjà vu qu'il n'était pas nécessaire de faire des batailles pour gagner la guerre). Mais Marinetti, c'est fondamentalement, car c'est d'un certain point de vue le fasciste type.

Il y a une machine qui veut arracher l'homme à la « terre faussée ».

Il reprend ce que disait Saint-Pol Roux. A l'époque, le véritable enjeu ne se situe pas entre fascisme et communisme, mais entre futurisme et surréalisme. Le fascisme a beaucoup emprunté à Marinetti. Pour lui, la préhistoire marchait, l'histoire roulait, la protohistoire allait voler. On retrouve là tout le cinématisme, tout ce dont nous avons besoin aujourd'hui pour penser le cinéma et la vidéo. Dans un autre contexte, Naim Jun Paik avance que la vidéo ne renvoie pas à un « Je vois », mais à un « Je vole ». Comprendre notre monde, c'est voir que notre société n'est plus venue de l'intérieur, qu'elle est servile comme un spectacle.

Caméra-locomotive

Dans les premiers moments du cinéma, bien des gens vont, sans savoir, chanter des hymnes à la machine. Vertu chante les innombrables de la caméra-locomotive. A côté, Eisenstein, avec ses notions de montage,

pose, lui, la question de la vitesse de déroulement des séries d'images.

La question du cinéma est, en effet, décisive car la vitesse du film permet de transformer la réalité en séquences. Avec le cinéma ou la télévision, le réel devient potentiel. La vitesse est une illumination du monde ; parcourir le sol à 300 kilomètres à l'heure, c'est évidemment tout autre chose que de le parcourir à pied. La vitesse, c'est le levier du monde moderne. Au-dessus de 100 kilomètres à l'heure, le monde devient cinématisme. Je mets d'ailleurs sur le même plan le vecteur automobile et le vecteur audiovisuel. La télévision est automobile et le pare-brise est, lui, une machine audiovisuelle qui nous fait assister à un spectacle du monde. Ce que je vois dans la nature n'existe pas quand je suis en automobile ; c'est du cinéma, c'est un cadrage lié à la bulle de vitesses.

A très grande vitesse, le monde s'arrête aussi. On va maintenant à New-York en trois heures, mais, à ce rythme — et si l'on imagine des rythmes encore plus rapides — on peut penser que, dans ces accélérations, ce seront les voyages et les continents qui deviendront un peu irréels.

Effectivement, on attendra vite des limites absolues de vitesse. La fabrication de vitesse est en fait limitée à des espaces

habitables. Même dans les espaces intersticiels, la vitesse est liée à sa représentation sensible, qui renvoie toujours à la surface du sol. Morand disait que, plus on s'élève, moins on va vite : *La voiture va vite, l'avion se traîne*. En effet, le monde n'est pas infini. Et l'on va vers un point d'ubiquité et d'instantanéité. On va bientôt atteindre la capitale de la vitesse, un lieu où tout est déjà là. En un demi-siècle, le trajet Paris-New-York est passé de vingt-quatre heures à trois heures et demie. Dans vingt-cinq ans, il faudra une demi-heure. Cela va amener à construire de nouvelles villes. New-York deviendra notre banlieue. Les villes modernes s'organisent sur la télévision et sur l'aéroport, sur les moyens de transport.

Cambodge

Vous décrivez l'échangeabilité absolue du militaire et du civil. La militarisation de la vitesse n'appartient plus au seul militaire, au seul militaire. La vitesse-rapide n'est plus obtenue par les seuls banquiers, par quelques décideurs.

La vitesse va en se démocratisant ; tout le monde a une voiture, le téléphone. On assiste à une généralisation de la guerre, cette aptitude au mouvement comme disait Napoléon. Aujourd'hui, on assiste à une confusion totale du politique et du militaire. Mais cela n'est pas absolument neuf. Déjà, à Sparte, la socialisation était liée à la guerre de masse et le Romain Marius avait organisé une sorte de « révolution prolétarienne » en donnant une grande importance aux fantassins, en faisant accéder la population à la case militaire. En un sens, tout mouvement de masse est aussi militaire.

C'est la Révolution française qui va réaliser la première levée en masse.

En effet, et Napoléon ne fera que mettre les pieds dans les pas de la révolution militaire-bourgeoise.

Au Cambodge, les espaces militaires et civils ont été tragiquement mêlés. Le génocide et le déplacement des populations sont allés jusqu'à leur destruction ; on a transporté les villes à la campagne, détruisant par là les villes et les campagnes.

Je suis content que vous abordiez ce sujet ; il est pour moi décisif. En effet, on voit aujourd'hui apparaître des classes militaires. Au Cambodge, on a assisté à une guerre moderne ; la classe militaire s'est opposée aux civils à l'intérieur même d'un pays. Aujourd'hui, les militaires se battent contre la classe civile. Ainsi, on ne se bat plus contre un adversaire qui serait de l'autre côté de la frontière, on se bat contre l'ennemi intérieur. L'ennemi est potentiel, c'est l'opposition interne qui peut être l'ennemi. On voit partout apparaître une classe militaire qui possède des engins de plus en plus sophistiqués, de plus en plus rapides ; et puis, de l'autre côté, on voit une classe civile qui comprend tous les autres.

On n'a pas fait assez attention au Cambodge ; c'est pourtant une maquette grandeur nature de la guerre interne, de cette nouvelle forme d'élimination par guerre civile. Il y a peu, les militaires péruviens et argentins viennent, eux aussi, d'éliminer leurs ressortissants. Au San-Salvador et au Honduras, on a également exterminé les réfugiés. Cela est pire que le goulag, c'est un échec du goulag. Le goulag, c'était la prolongation des camps de concentration. Le Cambodge montre une nouvelle dimension de l'extermination, on liquide sur place.

(Lire la suite page X)

(1) - L'insécurité du territoire, (Gallie, 1976). Vitesse et politique, (Gallie, 1977). Défense politique et lutte écologique, (Gallie, 1978). Esthétique de la disposition, (Gallie, 1980).



JEAN-PIERRE CAGNAT

salamment un personnage proche des électeurs, souvent même un enfant du pays. Qu'il appartienne à une famille bien connue dans la circonscription, lui confère tous les avantages de la notoriété locale : c'est là un avantage supplémentaire et souvent décisif. Peu importe d'ailleurs qu'il reste fidèle ou non à la tradition politique de cette famille. La fait d'être le fils d'un grand notable conservateur qui fut ministre au temps des « quatre murels », n'a pas empêché Caillex de se faire élire député républicain de l'arrondissement de Mantes (Seine-et-Oise), puis de devenir l'un des chefs du parti radical, puis encore, sous l'étiquette sans attaches locales, son rôle de député de l'opposition.

« Se montrer »

Une fois élu, le député ne s'arrête pas à se désigner négativement : ce capital de notoriété personnelle qu'il a fait son métier de parlementaire impose une présence locale fréquente. Beaucoup d'eus doivent ainsi emprunter, chaque vendredi soir, leur train express qui les emmène vers leur circonscription, puis leur permis, après une pause nuit sur une banquette de chemin de fer, de regagner la capitale pour assister à la séance du lundi matin. Il faut, en ce moment, auprès des électeurs, pas seulement pour déjouer d'éventuelles intrigues ou, pour mesurer, ses chances pour un prochain scrutin, mais, tout simplement, parce que l'opinion locale comprend mal de trop longues absences du député. Elle a toujours tendance à croire qu'on ne s'adonne pas tout d'un coup à une belle carrière parisienne, qu'on projette de l'abandonner pour une autre circonscription plus prestigieuse ou qu'on renonce de la représenter en s'occupant sur tel ou tel vote qui a déplié, sur telle ou telle intervention dans les administrations qu'il a choisies.

En ce sens, la carrière de député est semée d'embûches de contradictions, auxquelles plus d'un a succombé. Car, si les électeurs s'apprécient guère qu'on leur préfère la fréquentation d'hommes politiques de haut rang, ils sont en même temps sensibles au renom de leur député, s'il devient rapporteur d'une importante commission, s'il se taille de beaux succès, s'il est une consécration suprême, s'il est appelé à participer au gouvernement. En ce sens, l'association nationale complète l'implantation locale. Mais elle présente un inconvénient : à Paris, des relations bien placées au Parlement, et donc un certain degré de dé-

chement face aux intérêts locaux.

Dans ces relations entre député et corps électoral, la politique tient, somme toute, une place relativement réduite. Les électeurs ne s'occupent guère des changements d'orientation ou des volte-face de leur député pourvu qu'il ait su gagner leur sympathie. Après avoir promis, lors de la campagne électorale de 1902, de soutenir une interprétation tolérante de la loi sur les associations, Barthou se rallie à la politique anticléricale du gouvernement Combes, sans guère en ressentir le contre-coup à Orléans même, où il est réélu sans discontinuer en 1906.

De même, les prises de position d'un député diffèrent souvent, selon qu'il s'adresse à ses collègues de la Chambre ou à ses électeurs. Louis Marin, député de Nancy, l'un des futurs chefs de la droite durant l'entre-deux-guerres, fait de fréquents voyages avant 1914 au sentiment patriotique de ses électeurs lorrains, en une région fortement marquée par le souvenir de la frontière allemande. Mais, au Parlement, il évite soigneusement toute surcharge qui le classerait à l'extrême droite, alors qu'il pour-rait avec aisance son intervention sur les bords des républicains modérés.

Un intercesseur

Ainsi tout se passe comme si les électeurs accordaient à leur député une grande liberté de manœuvre au Parlement et lui permettaient, dans certaines limites bien sûr, de mener une carrière en s'écartant sensiblement des orientations politiques locales. Est-ce mauvaise informa-

tion de leur part ? Sûrement pas, puisque la presse locale relève avec soin le vote des députés et relate en détails à ses lecteurs les épisodes de la vie parlementaire. Est-ce alors indifférence, et, déjà, dépolitisation ? Non plus : la plupart des témoignages montrent les auditeurs de ce temps attentifs aux grandes querelles qui divident le monde politique et conscients de leur enjeu.

La véritable explication est ailleurs. Pour ses électeurs, le député est davantage un intercesseur, un mandataire, qu'un homme politique. Sa fonction essentielle n'a rien de l'usage majestueux qu'il s'attache au pouvoir législatif. Elle consiste, plus prosaïquement, de manière plus intéressée aussi, à distribuer des faveurs et à rendre des services. Examiner les rapports entre députés et électeurs avant la première guerre mondiale jette ainsi une vive lumière sur les réalités de la vie politique locale. En délaissant la scène parlementaire et ses grands débats, on voit apparaître le fils dans leur réalité quotidienne : celle de proxénètes de services.

Pour remplir ce rôle, les députés sont en contact très étroit avec tous les petits notables de leur arrondissement : maires, dirigeants d'associations, petits patrons de l'industrie et du commerce. Le simple citoyen n'hésite pas à écrire directement à son député. Souvent expédient, il recourt à un intermédiaire pour parvenir à ses fins. Quant aux membres des catégories dirigeantes, ils possèdent la plupart du temps leurs propres réseaux d'influence. Face à ces grands électeurs, les parlementaires ne sont d'ailleurs aucunement disposés à une infatigable étroite qui menacerait leur influence

locale et nuirait à leurs relations avec le reste de l'électorat.

Il y a certes des « députés d'affaires ». Ceux qui détiennent à la Chambre les intérêts de la grande métallurgie, comme Paul Doumer, Alexandre Millerand ou Albert Lebrun, sont les plus connus. Mais il faut se méfier des affirmations abruptes des polémistes, contemporains ou non. Les recherches les plus récentes soulignent au contraire la réelle marge d'indépendance de ces hommes. Même lorsqu'ils défendent sur un point particulier la grande industrie, ils n'en conservent pas moins, pour la politique générale, leur entière liberté de jugement, et restent en toute hypothèse soucieux de leur autonomie locale.

Le cas le plus fréquent, avant 1914, est donc celui du député en relations suivies avec les électeurs de certains mandats électoraux (maires, conseillers généraux) et les représentants de certaines professions (dirigeants de syndicats agricoles et d'associations). Entre eux et lui, s'établit un véritable échange de services. Pour les premiers, l'utilité du député consiste essentiellement à faire aboutir leurs multiples demandes. Les travaux d'édilité communale, par exemple, se sauraient recevoir de subventions gouvernementales qu'après de nombreuses interventions dans les ministères intéressés : agriculture, finances... Elles nécessitent une correspondance suivie, des visites fréquentes, une attention de tous les instants. Car le bon député est aussi celui qui sait, d'un mot glissé au ministre dans les couloirs de la Chambre, signaler l'urgence d'une affaire et accélérer la marche d'un dossier.

A la charnière

Si l'on ajoute les démarches auprès de l'administration militaire, pour l'affectation des appels ou pour des permissions de vendanges et de moissons, les lettres envoyées aux compagnies de chemin de fer, pour des billets à tarif réduit ou des aménagements d'horaires, l'appui des demandes de décorations ou la sollicitation concernant la carrière des fonctionnaires, on aura

le tableau à peu près complet des interventions qui absorbent une bonne part de l'énergie des parlementaires.

Ils en relient une audience locale accrue. Authentifiée par les petits notables de la circonscription comme un bon député, sensible aux intérêts locaux et efficace dans leur défense, le parlementaire devient indispensable. Sa réélection s'impose. Et, pour peu qu'il soit chanceux dans ses interventions auprès des bureaux et qu'il sache élargir son réseau de clientèle, il s'enrichit, il devient le détenteur d'un pouvoir considérable, parce qu'il est à la charnière des circuits de décision politiques et des intérêts provinciaux.

Car il ne s'agit pas seulement de recommander un protégé ou de faire éclore un allié politique, comme s'en lamente sur un ton mi-désabusé mi-ironique, Barthou, écrivant à un correspondant : « Nul n'est obligé d'être politicien, magistrat, officier, parleur ou parlementaire. Mais accepter une fonction suppose qu'on en remplisse les charges. Maître des parures aux boutons, j'ai fait partie des charges du métier de parlementaire. » Pour le député de ce temps, de tels gestes sont l'exercice même du pouvoir qu'il détient dans sa circonscription.

Beaucoup s'en montrent d'ailleurs très jaloux et sont fort susceptibles face à tout manquement à la règle qui fait d'eux les seuls dispensateurs des faveurs gouvernementales et les intercesseurs exclusifs auprès des pouvoirs publics. Les hommes politiques de premier plan, même parvenus au faite de leur carrière et débarrassés de tout souci quant à leur réélection, restent toujours attentifs aux moindres affaires de leur circonscription. C'est Poincaré qui ne néglige aucune séance du conseil général de la Meuse et y prépare soigneusement sa relève. C'est Barré qui assiste aux banquets annuels ou les commémorations du 1^{er} arrondissement de Paris élisent la « reine des Halles », sacrifiant à une éloquence pour laquelle « ses Cahiers en témoignent » - il ne ressent guère d'attrait. C'est Caillex qui fait accorder des subventions aux déistes de l'arrondissement de Mantes, soutient le privilège des bouillottes de cru sarthois et défend la culture du chanvre, attitude parfaitement contradictoire avec les options nationales qu'il a ébauchées par ailleurs. Manifestement, il s'agit ici de pouvoir, au sens plein du terme, avec tout ce que cela implique : rivalités sournoises, propension à l'abus, tendance à l'immobilisme.

Avocats, médecins

Intervenant à tout propos dans les affaires locales, le député possède dans sa circonscription un pouvoir considérable, fondé essentiellement sur la compétence quasi universelle que lui attribuent ses électeurs. Il semble bien que cette transformation de son rôle, de moins en moins législateur et de plus en plus intermédiaire au service de l'arrondissement, se soit accélérée dans les premières années du siècle. Ainsi s'est à partir de 1907 que les administrations recourent à des feuilles rondes toutes prêtes pour répondre aux demandes d'intervention des parlementaires, dont elles sont submergées. Des conditions nouvelles seraient-elles apparues, davantage propices à ce rôle qu'auparavant ? Certes la politique anticléricale de Waldeck-Rousseau de Combes, jamais tout à fait reniée par leurs successeurs, ouvre la porte au favoritisme, installe la recommandation et le passe-droit, politise les critères d'avancement dans la fonction publique, laissant ainsi de larges champs d'intervention aux parlementaires. Mais elle ne leur permet pas de reprendre, en l'occurrence, une orientation déjà esquissée par Jules Ferry en 1880-1881. Et la période de « l'ordre moral » a connu aussi de telles pratiques, quoique au bénéfice du camp adverse, car loin d'être l'âge d'or du libéralisme, la Troisième République y a apporté de fréquentes entorses.

Plutôt que rendre l'évolution politique responsable de la muta-

tion du rôle des parlementaires, il faudrait peut-être rechercher l'explication dans la démocratisation du personnel politique, nette, elle aussi, au début du XX^e siècle. Les avocats, médecins et journalistes qui peuplent désormais les Chambres sont sans doute plus accessibles aux demandes de leurs électeurs que les grands nobles des trente premières années du régime.

Inertie

Quelles que soient les causes et les étapes d'un phénomène nécessairement diffus, ses conséquences apparaissent clairement. Il a, d'abord, contribué à une certaine dégradation du prestige attaché à la fonction parlementaire. Bien des observateurs en témoignent : choqués par les mœurs politiques de leur temps, ils proclament l'urgence d'une réforme, tout en restant sceptiques sur ses chances d'aboutir. La montée de l'antiparlementarisme, obliérée ensuite par la victoire de 1918, mais appelée au bel avenir que l'on sait durant les années 30, s'explique aussi par certaines mesures mal comprises de l'opinion, telles que le relèvement de l'indemnité parlementaire en novembre 1906. Mais les relations entre les députés et leur électorat y ont leur part.

Elles sont, de plus, responsables du caractère un peu étié, fortement marqué par les luttes de personnes, de la vie politique locale française. Grâce à leur pouvoir dans leur circonscription, certains personnages sans grand relief, muets à la tribune et indécis dans leurs votes, ont pu jouer aux potentiels d'arrondissement.

Enfin, le système débouche sur l'inertie. En politisant toute affaire, il a ralenti, voire empêché, certaines réalisations utiles. Quand on songe qu'un délai d'un quart de siècle a été nécessaire pour déterminer le tracé d'un chemin de fer transpiréennes, parce que chaque député des circonscriptions intéressées voulait s'en réserver la gloire, on reste révolté devant la puissance de ces féodalités locales et la complexité de ces réseaux d'influences épineuses.

Et cependant ? Est-il sûr que des décisions de ce genre soient prises plus rapidement et plus efficacement par des administrations moins soumises à la tutelle des parlementaires ? D'ailleurs ces députés, si jaloux de leur pouvoir local, étaient en même temps rompus aux affaires, bons connaisseurs des rouages administratifs, sensibles aux moindres fluctuations de l'opinion publique, capables, grâce à leur influence personnelle, de faire accepter aux électeurs les grandes inflexions de la vie politique nationale. Face au pouvoir exécutif, attentifs à en dénoncer les abus, ils avaient exercé leur droit de contrôle, d'une façon tatillonnerie sans doute, mais aussi efficace. Et ce n'est pas à leur moindre mérite. Les relations étroites, personnelles, stables, qu'entretenaient députés et électeurs en France avant la première guerre mondiale sont l'un des éléments constitutifs du régime politique de ce temps. A ce titre, elles participent de ses faiblesses, mais aussi de sa grandeur.

BIBLIOGRAPHIE

- Jean-Claude Allain, *Joseph Caillex, le défi victorien*, 1863-1914, Paris, Imprimerie nationale, 1978, 540 p.
- Jean-Baptiste de Melon, *Louis Barthou et la circonscription d'Orléans*, 1889-1914, Paris, Pédone, 1972, 268 p.
- Jean-François Eck, *Louis Marin et le Lorraine, 1905-1914 : le pouvoir local d'un parlementaire sous la III^e République*, thèse 3^e cycle, Institut d'études politiques de Paris, 1980, 479 p. dact.
- R. Favreau, *Georges Mandel : un clercisme en Gironda*, Paris, Pédone, 1965, 285 p.
- Pierre Guiral et Guy Thuillier, *La vie quotidienne des députés en France de 1871 à 1914*, Paris, Hachette, 1980, 379 p.
- Jean-Pierre Machuron, *La République contre les libertés ? Les restrictions aux libertés publiques de 1879 à 1914*, Paris, Presses de la F.N.S.E., 1976, 462 p.

PÉROU

Angoisses sismiques à Lima

Les habitants de la capitale péruvienne ont vécu dans la panique à l'annonce (fausse) de tremblements de terre futurs. Ceux-ci ne peuvent encore être prévus.

NICOLE BONNET ET YVONNE REBEYROL

LES deux premiers des trois très violents tremblements de terre qui devaient ravager la région de Lima (Pérou) ne se sont pas produits. Selon la prévision faite en 1980 par deux géophysiciens américains, MM. Brian Brady (du U.S. Bureau of Mines) et William Spence (du U.S. Geological Survey), la capitale péruvienne devait très probablement subir le 28 juin, le 10 août et le 15 septembre des séismes dont la magnitude respective devait être de 7,5-8, 8,5-9,2 et 9,8-9,9 dans l'échelle de Kanamori (voir encadré). La série devait être précédée, à partir de la mi-mai, par un nombre croissant de secousses de magnitude égale ou supérieure à 4,5 (le Monde du 25 mars).

Dès le 28 janvier, le Conseil national (américain) d'évaluation des prévisions sismiques, composé de spécialistes à la compétence indiscutée, publiait une déclaration déclinant toute responsabilité. Mais la prévision avait été largement diffusée dans le public péruvien, qui se montrait inquiet. « Maintenant, on peut se demander si la prévision d'un tremblement de terre n'est pas plus catastrophique que le tremblement de terre lui-même », commente le Dr Clarence Allen (du California Institute of Technology et président du Conseil national d'évaluation des prévisions sismiques). Ce à quoi Brady rétorque : « Il aurait été irresponsable de notre part de dissimuler nos re-

cherches et d'attendre, bras croisés, le déroulement des événements ».

Toujours est-il que deux millions de Liméniens (1 sur 3) se sont avoués paniqués par l'annonce des catastrophes. Et les quatre autres millions se montrent très préoccupés par la panique des premiers, qui, à elle seule, peut entraîner une catastrophe.

D'après le POP, organisme péruvien spécialisé en sondages d'opinion, 22 % de la population ont reconnu que leur existence a été perturbée par les pronostics de Brady et de Spence. C'était une obsession. Une certaine façon d'être aux aguets, de tendre l'oreille à la moindre vibration des vitres, de pousser un soupir de soulagement en identifiant le faufilet : poids lourd ou hélicoptère sans gêne. Une certaine façon aussi d'écouter les aboiements des chiens confinés sur les toits en terrasse, qui, dit-on, donnent toujours l'alerte quelques secondes avant la catastrophe. A la moindre alerte, au moindre signe, au plus léger tremblement de terre, on se précipite à l'abri. Quelle vont être les réactions d'une population déjà en proie à une véritable hystérie collective ?

Toujours selon les sondages de la POP, 9 % des Liméniens ont quitté la capitale aux dates présumées fatidiques, les nantis partant pour l'Europe, les autres pour la province. Les compagnies d'assurances ont fait des affaires, et les compagnies immobilières ont pu enfin proposer à la vente, ou même en location, des maisons ou des appartements avec vue sur la mer, ce qui n'était pas aisé à dénicher l'année dernière, paraît-il. Et d'après M. Raúl Soriano, président de la confédération des organisations touristiques d'Amérique latine, le tourisme a baissé de 25 % dès le premier trimestre de 1981.

Ceux qui sont restés sur place ont pris leurs précautions : 6 % ont fait des provisions d'eau, d'aliments en conserve et de médicaments. Certains ont dormi tout habillés ; d'autres ont installé des veilleuses dans les escaliers ; d'autres enfin, dans la petite bourgeoisie, ont abandonné les chambres du premier étage pour camper en famille près des portes. 10 % ont fait des exercices d'évacuation. Exercices qui ont d'ailleurs été effectués dans toutes les administrations, les hôpitaux et les écoles. Résultat ? Aucun local ne répond aux exigences de sécurité et, bien que l'évacuation ait été un simulacre, la pagaille a été de règle et les cas de panique fréquents, surtout chez les femmes et les enfants.

Cet « état d'angoisse généralisée », cette « instabilité émotionnelle », étudiés par M. Estuardo Balazero, président de l'Association de psychologie expérimentale, auraient entraîné une diminution des capacités d'apprentissage et de productivité des Liméniens, et l'augmentation de la vente par les pharmacies — vente libre d'ailleurs — d'équilibrants ou de tranquillisants représenterait 70 % par rapport à l'année dernière.

« Nous pleurons plus de morts à cause des tremblements de terre qu'à cause de la guerre », fait remarquer l'expert de l'Institut géophysique du Pérou. « J'ai demandé

300 millions de soles (1) pour appuyer nos travaux de recherche, c'est ce que coûte un petit tank ou un hélicoptère, pourtant je n'ai pu obtenir qu'un tiers de cette somme. La sismologie au Pérou est en enfance. Il y a tout à faire ».

L'ambassade américaine n'a guère eu plus de succès auprès du gouvernement péruvien, lorsque certains de ses membres ont accompagné Brian Brady chez le président du Pérou en novembre dernier : « Nous vous donnons tant (en équipement), et vous, qu'apportez-vous ? », auraient demandé les diplomates. Le chef de l'Etat aurait rétorqué avec malice : « Nous, eh bien, nous apportons le tremblement de terre... ».

Politique de l'antruche

En dépit de l'émotion soulevée par les prévisions de MM. Brady et Spence, les autorités péruviennes n'ont rien fait en faveur de la recherche sismologique. Le Pérou semble ainsi suivre un peu la politique de l'antruche, car, depuis le quinzième siècle, plu-

sieurs dizaines de tremblements de terre y ont eu une magnitude probable supérieure à 7. Donc, tôt ou tard, cette année ou dans dix ans, les séismes ravageront une nouvelle fois le pays, en particulier la capitale où se concentrent 30 % de la population et 70 % de l'activité économique. Et Lima est presque aussi vulnérable qu'il y a deux siècles, car la plupart des constructions sont toujours en briques crues, 5 % d'entre elles seulement étant en béton armé.

Il faut, paraît-il, compter sur le Service de défense civile, créé en juin 1970, juste après le séisme de Huaraz (à 300 kilomètres au nord de Lima) qui fit 50 000 morts. Ce service se montre alors d'une inefficacité remarquable, aussi bien pour répartir l'aide internationale que pour reconstruire par la suite la zone sinistrée.

Dix ans après, la Défense civile est un monstre bureaucratique. Après le tremblement de terre du vendredi saint (17 avril 1981) dans la province d'Ayacucho, quelques paysans sont venus chercher de l'aide. Ils n'ont été reçus par les autorités, ni le samedi ni le dimanche, jours fériés.

Les premiers secours ne sont arrivés que le mardi. Les paysans quechuas, analphabètes, qui ne présentaient pas l'accréditation tamponnée de leur communauté étaient relégués. C'est seulement dix jours plus tard que les ingénieurs de la Défense civile évaluèrent les dégâts, et c'est seulement en juillet que cette zone a été déclarée « zone sinistrée ». Trois mois après.

Peut-être serait-il plus prudent de suivre les conseils pratiques de la Défense civile : faites des réserves d'eau et d'aliments, achetez des pastilles pour purifier l'eau et des médicaments (contre les épidémies), ayez à portée de la main une lampe électrique à pile et un transistor, et si celui-ci s'allume, utilisez celui de votre voiture. Peut-être même serait-il bon de planter une tente dans le jardin. On ne sait jamais... La Défense civile n'a oublié qu'une chose : seuls 5 % de la population liménienne peuvent appliquer ces recettes très américaines way of life. Et les autres alors, les 95 % restants ? Que doivent-ils faire ? Tout espérer d'Amara, le dieu mythologique précolombien, ou du « Señor de los milagros » (Notre Seigneur des miracles), et attendre ?

Vers le 15 juin, William Spence annula sa prévision, mais il a fallu attendre le 20 juillet pour que Brian Brady en fasse autant. Comme le rapporte Richard A. Kerr, dans l'hebdomadaire américain Science du 31 juillet, quelques petits séismes survinrent dans la région concernée à l'automne 1980 et au printemps ont suffi à Brady pour que celui-ci maintienne sa prévision. Pourtant, selon le U.S. Geological Survey, une telle activité sismique était tout simplement normale pour la zone considérée. Le 28 juin, au cours d'un tremblement de terre ne s'étant produit, Brian Brady — pour qui ce préavis était indispensable au déclenchement des séismes catastrophiques du 10 août et du 15 septembre — a commencé à penser que « sa théorie était peut-être fautive ou qu'il avait mal interprété le schéma complexe de l'activité sismique de la région ».

La responsabilité des spécialistes

Mais cette histoire de la prévision péruvienne donne l'occasion au docteur C.B. Raleigh (du programme de prévision des trem-

MONDOVISIONS

PHILIPPE COUSIN

J'AVAIS TREIZE ANS EN 1981. NOUS L'ATTENDIONS DEPUIS SI LONGTEMPS QUE LORSQU'ELLE EXPLOSA, CE FUT PRESQUE UN SOULAGEMENT.



L'échelle de Kanamori

Depuis quelques années, le docteur Hiro Kanamori, sismologue au Caltech (California Institute of Technology), a mis au point un mode de calcul qui permet de définir la magnitude des très forts tremblements de terre (au-delà de 8,5 environ). Les méthodes de calcul dues au professeur Charles F. Richter subissent l'effet de phénomènes de saturation pour les très gros séismes et traduisent mal les magnitudes des tremblements de terre au-delà de 8,5 environ. Notons toutefois que l'échelle de Richter, que l'on dit souvent s'élever de 0 à 9, n'a par définition ni limite supérieure ni limite inférieure.

Les plus forts séismes connus ont rarement dépassé la magnitude de 9 (celouée selon la méthode de Kanamori, et rien ne permet de penser qu'un tremblement de terre ne puisse pas atteindre un jour une magnitude légèrement supérieure, étant entendu qu'il existe sûrement une limite physique que ne pourra jamais dépasser le plus violent séisme. En outre, des instruments permettant maintenant de détecter de très faibles secousses, telles que la magnitude calculée est négative, -0,5 ou -1 par exemple. Ce fait, qui paraît surprenant, s'explique parce que les calculs sont fondés sur la mesure de l'amplitude des mouvements du sol enregistrés par des sismographes d'un type donné. La magnitude « zéro », obtenue par ces calculs, ne correspond plus maintenant à l'ébranlement minimal détecté par des appareils actuels installés tout près de l'épicentre de très petits séismes. — Y. R.

مكذبا من الأصل

حکومت من الاموال

DEMAIN

LE MONDE DIMANCHE XIII
6 SEPTEMBRE 1981

blements de terre, U.S. Geological Survey, de s'interroger, dans le même numéro de Science, sur la responsabilité des scientifiques dans l'information du grand public. En l'état actuel des connaissances, l'estimation du moment de déclenchement et de la magnitude d'un futur séisme est trop incertaine pour conseiller des mesures telles que l'évacuation des bâtiments peu résistants ou l'arrêt des réacteurs nucléaires, ou même la précaution simple qui consiste à garder les canotiers d'incendie à l'extérieur et non pas à l'intérieur des casernes de pompiers. Dans la vaste gamme des mesures possibles, on peut choisir diverses précautions qui, toutes, seront préjudiciables aux finances et à l'efficacité des services publics normaux.

Mais alors que se passera-t-il ? Si un violent séisme se produit après une vague mise en garde si est cause de mort, les scientifiques pourraient être attaqués en justice pour insuffisance. Et si, d'autre part, le tremblement de terre ne se produit pas, les mêmes autorités pourraient être considérées comme civilement responsables de l'argent dépensé pour les mesures prises par précaution et aussi de l'argent perdu par des

particuliers en valeur de propriétés par exemple.

Le docteur Raleigh écrit en outre fort justement : « Dans notre société procédurière, on ne tolère que peu de choses dans le domaine des erreurs humaines normales, dès que celles-ci ont un effet pratique sur le portemonnaie ou la santé de quelqu'un. » Même si on progresse dans la compréhension des phénomènes précurseurs des séismes, même si on discute publiquement les théories et les résultats des observations, peu de scientifiques voudront prendre le risque d'opprimer et de prôner, qui pourraient nuire de ces discussions publiques. « Ainsi y a-t-il conflit entre les besoins du public en informations et les besoins des scientifiques en protection contre les menaces menaçant en danger leur gagne-pain. A moins qu'une protection légale soit instituée par avance, le problème sera très vraisemblablement résolu par l'attitude des scientifiques qui se contenteront d'un refus d'information à l'ancienne mode lorsqu'on leur demandera de rendre publique l'interprétation de leurs résultats. »

(1) 1 sol = 1,35 F environ.

MESSAGES

La téléconférence informatisée

Apparemment une machine à écrire. En fait, un terminal qui permet (presque) toutes les formes de communication. Au moindre coût.

RICHARD CLAVAUD

A panoplie des moyens de communication informatisés visant de s'enrichir d'un nouveau service. Après la téléconférence, voici la téléconférence informatisée (1). Depuis le début de 1980, une société (2) propose ce service qui permet aussi bien d'envoyer des messages écrits en temps réel ou différé que d'apporter une aide à la gestion de

quel correspondant du monde équipé du même type de terminal et aboutit au service.

De nombreuses entreprises possèdent déjà ce type de matériel dont le prix est aujourd'hui d'environ 10 000 francs. Le dialogue s'établit de la même manière que pour le télex. Le message à envoyer est tapé sur le clavier du terminal, imprimé sur un rouleau de papier et transmis simultanément au correspondant. Quelques instants plus tard la réponse vient s'inscrire sur l'appareil de l'appelant.

Les possibilités de la téléconférence informatisée sont multiples. D'après Marc Chauvart, responsable du marketing à Infomédia France, quarante personnes peuvent être mises en relation simultanément et près de cinq cents en différé. Depuis la Californie, l'ordinateur se charge d'agencer les messages.

Messagerie électronique

Grâce à une mémoire, le système peut fonctionner en différé. Par exemple, si M. Martin ne peut pas participer à une téléconférence à cause d'un rendez-vous important, il a la possibilité d'envoyer son intervention (texte, tableaux, données) avant la date fixée pour la réunion. L'ordinateur la diffusera au jour et à la date prévus. A son retour, il lui suffit d'interroger son terminal pour recevoir l'ensemble des communications des intervenants.

Dans ce cas, le système s'apparente plutôt à un service de messagerie électronique qu'à la téléconférence. Il peut même correspondre à une véritable rédaction électronique comme il en existe dans la presse américaine. Grâce à son terminal, le journaliste tape directement un texte qui est mis en page par l'ordinateur. Sans aller jusqu'à, le service proposé par Infomédia peut concurrencer certaines publications scientifiques : un organisme international peut, par exemple, organiser une « téléconférence » qui dure plusieurs mois et rassemble des chercheurs du monde entier. Chacun envoie ou reçoit des interventions quand il le désire. Lorsque la conférence est terminée, le meneur de jeu peut, grâce à l'ordinateur, gérer l'ensemble des messages, sélectionner automatiquement les interventions par thèmes et éditer le compte rendu final. A ce stade, il peut améliorer la présentation du document à l'aide d'une machine de traitement de texte évoluée (insertion de titres, paragraphes de présentation, etc.).

Une entreprise peut également constituer avec ce système une banque de données évolutive. Tout utilisateur peut consulter le contenu par recherche automatique. Plusieurs critères peuvent être utilisés pour sélectionner les informations : interventions d'un participant en particulier, messages échangés entre deux individus donnés, à une date donnée, sur un thème, etc.

Plusieurs sociétés françaises se sont déjà intéressées à ce système de téléconférence qui pourrait constituer demain un mode de communication et de travail privilégié. Electricité de France participe à un groupe de travail sur la sécurité nucléaire réunissant soixante dix entreprises qui installent et gèrent des centrales aux Etats-Unis et en France. L'information qui circule dans cette « conférence » est essentiellement technique ; elle porte sur des systèmes de vannes, de conduites, des matériaux ou des tests utilisés. Elle concerne également les résultats de l'enquête sur l'accident de Three Mile Island. Chaque participant pose des questions aux autres ou essaye d'apporter des réponses. La régie Renault utilise la téléconférence informatisée pour des négociations avec American Motors Corporation, et l'Agence spatiale pour le développement de l'information pour mettre au point de nouvelles machines automatiques avec un constructeur et un groupe d'universitaires.

D'autres sociétés font appel à la téléconférence informatisée pour coordonner des projets de développement : des compagnies pétrolières gèrent ainsi les résultats des forages de plusieurs sites et décident, lors de leur d'arrêt ou de poursuivre une recherche. On peut également pen-

ser à des applications grand public, par exemple dans l'enseignement : des étudiants pourraient s'inscrire à des téléconférences auxquelles participeraient des professeurs de différentes universités du monde.

Un des avantages du système est qu'il permet d'échanger des notes privées en appuyant sur une des touches du clavier. Par exemple, M. Dupond peut envoyer une information confidentielle à M. Dupont pendant une conférence suivie par quarante personnes.

« Made in USA »

Quelle est la place de ce service dans le système français de télécommunication ? La D.G.T. (Direction générale des télécommunications) essaye de développer des systèmes de téléconférence allant du plus simple (téléphone) au plus sophistiqué (visioconférence), ce qui devrait inciter les industriels à se lancer dans la fabrication de matériels correspondants : équipements pour studios de conférences, télécopieurs, téléécriture, téléphones mains libres, etc.

La D.G.T. met également en service des réseaux (lignes spécialisées, Transpac, Tymnet...), dont elle confie la gestion à des sociétés mixtes. Grâce à ces matériels et à ces réseaux, les flux de communication et les formes de travail vont subir de profondes mutations. En particulier avec l'apparition des fibres optiques et des satellites de télécommunication. Si, d'ici là, la France n'a pas développé ses propres services et les matériels correspondants, elle subira une véritable domination technologique et culturelle.

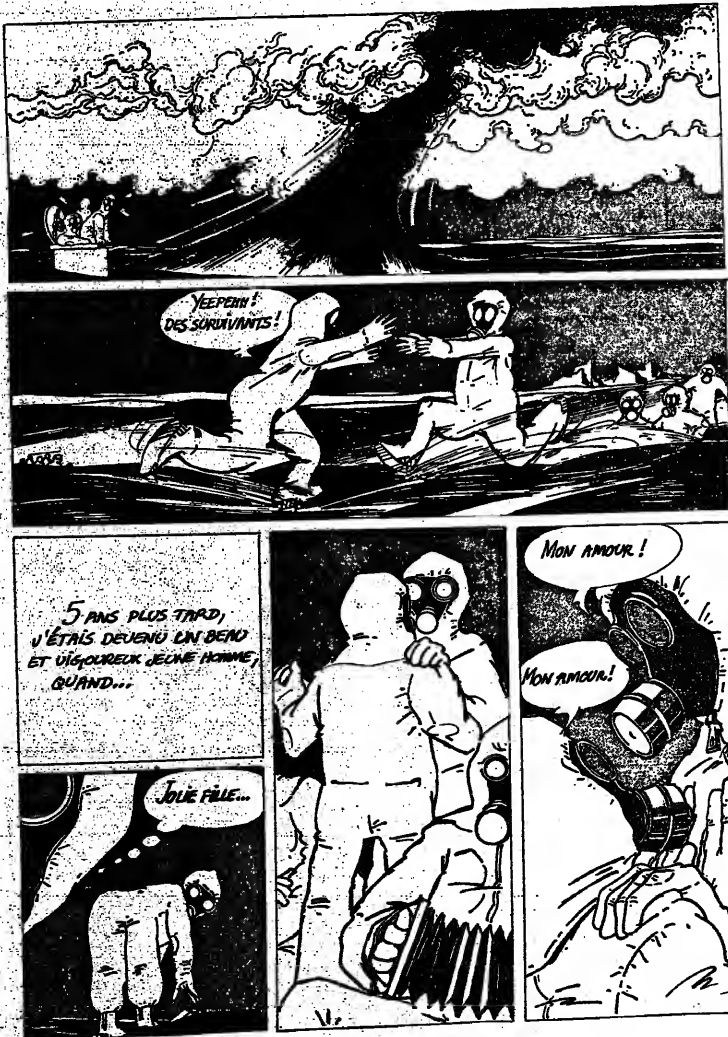
L'exemple de la téléconférence informatisée mise en service par Infomédia - filiale d'une entreprise américaine - illustre cette situation : toutes les communications passent par les Etats-Unis où sont installés les deux ordinateurs de la société et la plupart des banques de données utilisées pour la téléconférence informatisée. Les terminaux des clients sont également « made in USA », la France ayant accumulé un retard important dans ce domaine. La D.G.T. fournit essentiellement les réseaux.

Une heure de téléconférence informatisée avec un correspondant basé en Californie revient à 400 francs, dont 80 francs pour les P.T.T., somme à laquelle il faut éventuellement ajouter le temps d'utilisation de l'ordinateur pour des calculs. Une communication téléphonique de la même durée revient à 1 600 francs. Les deux systèmes permettent de dialoguer en temps réel, l'un par écrit, l'autre par oral. La téléconférence écrite qui convient très bien aux entreprises pourrait donc concurrencer le téléphone et les services comme la télécopie, d'autant que le système permet de reproduire des graphiques.

Le développement de ces nouveaux services pose également le problème de la tarification. Demain, l'ensemble des communications téléphoniques sera numérisé, c'est-à-dire que rien ne permettra de différencier un bit parole d'un bit données. Certaines sociétés de services en informatique qui ont des bureaux dans différents secteurs d'une même circonscription de taxe, en particulier dans la région parisienne, en profitent déjà pour bloquer une ligne téléphonique pendant toute une journée et faire passer des données sur le circuit, ce qui leur revient à 0,50 franc par jour. D'autres sociétés évoquent la possibilité de se passer des réseaux des P.T.T. et de s'adresser à des groupes privés tel I.B.M. qui pourraient fournir des services équivalents, y compris les satellites, à des tarifs concurrentiels. Le développement de la téléconférence assistée par ordinateur est un des aspects de cette grande bataille des télécommunications (3).

(1) Lire le Monde Dimanche du 31 août 1980, « Les débuts de la téléconférence », et du 12 avril 1981, « Les réseaux au bout du fil ».
(2) Infomédia France, 4 bis, rue de la Libération, 75130 Jouy-en-Josas. Téléphone : (1) 956-03-48.
(3) Lire le Monde du 12 et du 13 février 1980 : « La grande bataille des télécommunications ».

(Lire la suite page XIV.)



Le village errant

(Suite de la première page.)

Toujours ainsi, sous le soleil torride de l'été ou dans les pluies et gélées de l'hiver. Indéniablement et plongé dans cette tâche qui avait la forme de son obsession. Et cette femme, Naiti, à ses côtés, victime de la contagion, soumise par la force monstrueuse qui jadis venait de l'homme comme une vertu semblable au courage. Naiti, s'occupant et prenant soin de l'homme et du geste de quel-ques mois, ce plus des mille dé- tails du voyage. La petite leu- taine humaine née dans la plantation, respectée de la fureur des contri- buteurs et des voyageurs. Le plus jeune fugitif de ces fiels de l'épouvante et de la misère. Ses jours allaient marquer l'avance du wagon. Nuit après nuit sous les impossibles constellations. Le petit nourrisson transformé en enfant, en adolescent, en homme. A travers des lieux et des lieux, des notes et des notes, jus- qu'au moment de commencer à pousser lui aussi, de ses pre- mières forces, l'arche roulotte. Celui qui avançait là, Cristobal. Tout cela, moi, je pouvais le comprendre en forçant un peu l'imagination. Il ne me restait qu'à écouter ce silence annoncé en lui. A lire sur son plein de claquements les signes de l'histoire. Enfin, la partie pauvre et déou- dée que l'on peut savoir d'une histoire qu'on n'a pas vécue.

Ce que je ne pouvais pas com- prendre, c'était que d'abord le vol du wagon, le voyage ensuite soient passés inaperçus. Ce voyage si lent et interminable dû par force avoir attiré l'attention, la curiosité, la condamnation, le châtiment.

La dénonciation d'un télégra- phiste avait suffi pour faire avor- ter la manœuvre du convoi des incursés qui prétendaient envahir la capitale. Il en résulta la cata- strophe de la collision avec la loco- motive chargée de bombes que les gouvernements haïtiens sur la voie unique qui traverse la région.

L'épouvante et l'exode, l'héca- tombe que produisit la terrifiante explosion, laissèrent pour long- temps tout Sapukal stupéfait et sans mémoire. Un gouffre intime chez les gens, aussi profond que le cratère des bombes. Ce n'est qu'ainsi qu'on pouvait expliquer que l'homme, la femme et l'en- fant, échappés de la plantation, au bout d'une inconcevable fuite, eussent pu se réfugier dans ce wagon lancé sur une voie de ga- rage, le pousser lentement à tra- vers champs dans l'indifférence générale ou sans que personne s'en aperçût.

En un premier temps, d'après les on-dit de l'endroit, l'homme et la femme avaient dû travailler sous couvert de la double obscu- rité : celle du vide habité des sur- vivants, celle des nuits sans lune. Ils avaient dû travailler, même les nuits d'orage. Avec de la cire sauvage ils encolaient des lu- ciotes au bord des roues pour les engager sur la piste de quebra- cho. De ces roues enduites de feux follets avait dû sortir la lé- gende selon laquelle le wagon était envolté, mirage, hallucina- tion. Allez donc savoir. A moi- s

que l'explosion ne l'ait fait s'en- voler à des lieues et des lieues loin de Sapukal.

Mais le wagon ne s'était pas envolé. Il s'était délogé loque- ment. Et, une fois sur la terre dé- serte, des maraudeurs, des vaga- bonds, des parias poursuivaient, jusqu'à des malades de la légè- resse, avaient aidé l'homme, la femme et l'enfant à pousser le wagon ; à partager un instant ce simulateur de foyer qui avançait à travers la plaine ou reculait sans but vers le passé.

Le wagon avait fini par dispa- raître. Ce wagon vers lequel je m'acheminais derrière le seul guide qui pouvait m'y conduire était le noyau de l'histoire. Je ne m'attendais pas à le trouver. Plus encore, je ne croyais pas à son existence. Du mythe au fait, il n'y a pas mal ou fait, disent ceux qui craignent de dénouer la ré- lité.

Anciens combattants

Le pis, ce fut que le wagon ap- parut tout d'un coup dans une clairière. Là où je m'y attendais le moins, Cristobal m'observait goguenard.

Dans la lumière oblique qui fil- trait à travers le feuillage, il s'avancait lentement vers nous. So- litaire. Fantastique. Tout d'abord je vis les roues à moitié enfouies dans les broussailles, les tiges violettes de quebracho qui ca- laient les essieux. Puis la carcasse ver- mouillée grandit de bas en haut, recouverte de lierre et de mousse. L'étrémité de la forêt pour le res- tant était tenace. Autant que la volonté qui l'avait amené jusque- là. Par les trous de la charpente rouillaient des orbes aux larges feuilles dentelées. Je vis les plates-formes mangées par la rouille, les rampes en bronze lé- preuses à moitié déformées. Les or- tures des fenêtres grillagées de lames. Dans un coin de l'as- semblage perçus on pouvait en- core déchiffrer la fière inscrip- tion à demi effacée, gravée à la pointe du couteau, en lettres grandes et enfantines :

Sgt. Casiano Amoité
Bataille de Sapukal

Un nom à moitié effacé. A moitié dévoré aussi par le ver- de-gris de l'oubli. Amoité pour- rait, quel légende en gardant ce qui est à distance. Non pas seule- ment l'éloignement, également ce qui est au-delà des limites de la vision et de la volonté. Dans l'espace et dans le temps.

Je grimpai à mon saut à la plate- forme au milieu d'un nuage de poussière. J'entendis le son mou de mes talons. Je sentis les toiles d'araignée me coller au visage. J'entraî. Des lambeaux du pla- fond peadaient les énormes nids des guêpes qui bourdonnaient dans l'odeur âcre et douillette. La mousse tapissait des squelettes de banquettes. Sur un reste de moulure je vis le poigne d'une femme. Sur une caisse de kéro- sène il y avait un bout de bougie noirci. La petite flaque de suif, autour de lui, était aussi noire de moisissure. Là, sur le bois de la caisse, le sergent Amoité, de plus ou plus lointain, avait griffonné, ciselé, ses croquis de campagne, ce les corrigeant inlassablement jusqu'à la perfection dans la mort. Les bas-reliefs et canno- lures de cette inscription n'étaient pas seulement une carte de la contrée et du village de Sa- pukal. Celle-ci représentait son image spectrale jusque dans les plus infimes détails. Les traits se superposaient sans s'effacer. Ils faisaient transparentes les choses qui étaient survenues et celles qui allaient survenir. Le temps du noyau. Le silence de la veille. Le cri du lendemain.

Je revins sur la plate-forme. Les nausées d'un vertige semblable à celui de l'insolation me faisaient tituber. Agrippé aux rampes lépreuses je posai mon regard ébloui sur l'éclat du zénith. La veille de Sapukal avançait lentement. J'eus la sensation que le wagon se remettait en marche.

(Traduction d'Iris Gimenez)

- AUGUSTO ROA BASTOS, écri- vain paraguayen en exil - il est actuelle- ment professeur associé à l'université de Toulouse-Le Mirail. - « un roman po- pulaire en France un roman. M. le Sé- pisme (Bellevue, 1977) et un recueil de nouvelles. Morricone (Flammarion, 1980). Une nouvelle de la « Cheze Be- liver », est parue dans le Monde Diman- che du 18 mai 1980.

LANGAGE

La cuiller à pot

JACQUES CELLARD

TOUT le monde les connaît, ces trois coups de cuiller à pot qui viennent à bout des difficultés ou moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire. Les trois coups peuvont d'ailleurs être deux pour les pressés, ou quatre pour les larmes.

Littérature bien ce qu'est cet ustensile : une cuiller (ou cuillère, c'est une autre histoire) large et profonde, avec laquelle on prend le bouillon dans le pot- au-feu pour tremper « la soupe », c'est-à-dire les tranches de pain dur que l'on plait au fond de la soupière.

Quoi qu'il en soit, la cuiller à pot est tout bonnement ce que nous appelons aujourd'hui une louche, et le *Trésor de la langue française* donne les deux mots comme synonymes, la louche ayant définitivement emporté depuis un bon siècle. L'explication qui vient immédiatement à l'esprit est que l'on peut remplir une soupière « en trois coups de cuiller à pot ».

Evidemment, c'est plus vite fait à la louche qu'à la cuiller à café, mais ce n'est vraiment pas

convaincant. Une louche (ou une cuiller à pot), c'est à peine un bol, et on ne remplit ni ne vide un bol récipient de famille comme ça, en tout cas pas très vite. D'ailleurs, personne n'a jamais donné des « coups » de louche ou de cuiller à pot dans une marmite ! Et puis, si l'explication était bonne, nous en aurions des traces anciennes, dans des expressions associées à la nourri- ture au moins. Or, rien ! Et il est tout de même surprenant que l'expression « en trois coups de cuiller à pot » n'apparaisse dans notre vocabulaire que longtemps après que la vraie cuiller à pot en a précisément disparu.

Des dates ? C'est bien diffi- cile ! Rien nulle part dans Brant, chansons ou romans, ni dans aucun argotier que je con- naisse de la fin du dix- neuvième siècle. Rico dans Carco, rien dans Céline. Le pre- mier texte authentifié est de Francis Ambrère (*Les Grandes Vacances*, 1946) : on peut à la ri- gueur évoquer un texte de Bref- fort (*Montaxet moi*, 1951), qui raconte des souvenirs de sa jeu- nesse, c'est-à-dire des années 20.

Qui, à cette époque, utilisait encore une cuiller à pot pour pu- ser dans la marmite ?

Les raisons de dates s'ajoutent donc aux raisons de sens pour m'amener (je ne veux pas faire partager ce refus) à repousser fermement l'explication tradi- tionnelle. Laquelle, en l'occu- rence, n'est domée que par le *Dictionnaire des locutions et ex- pressions figurées*, d'Alain Rey et Sophie Chantreau (« Louche du Robert »), les autres (*Grand Larousse de la langue française* et *Trésor de la langue française*) donnant l'expression sans com- mentaires. A. Rey ajoute bien que dans « cuiller à pot » il y a « pot », lequel mot doit « entraî- ner des suggestions de facilité, de chance ». Cela me paraît bien tiré par les cheveux !

A mon tour, donc, d'avancer une hypothèse. La cuiller à pot n'est pas que ce que nous avons dit. C'est aussi, selon le petit *Dictionnaire de l'argot des typogra- phes* d'Eugène Bontmy (1883, réédition en 1979 par la librairie « Les Insolites », c'est aussi « un grand compositeur ». Le compo- siteur, c'est (c'était ?) On ne l'uti- lise plus qu'au héliophilie) l'ou- til dont se sert le typo pour ranger sa ligne composée.

Je suppose que, avec une « cuiller à pot », on va plus vite, mais pour du travail moins so-igné. C'est ce que paraît vouloir dire Bontmy en donnant comme exemple : « Il se sert d'une cuil- lère à pot pour composer ». Pour des grosses lettres, d'affiche par

exemple, on pouvait avoir ter- miné sa page « en trois coups de cuiller à pot ».

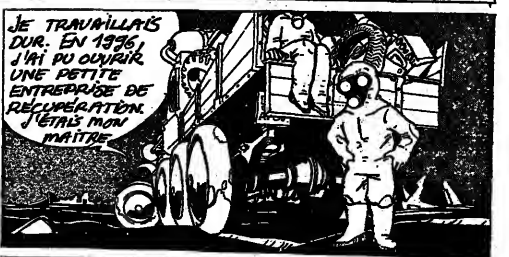
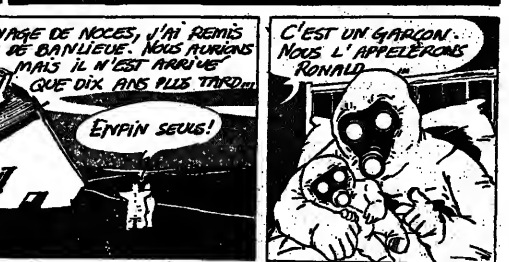
Je n'ai aucun texte, hélas, à fournir à l'appui de mon hypo- thèse. Mais si quelques lecteurs ty- pographiques en font un usage da- vantage sur ces trois coups de cuiller à pot, il serait bon des lexicologues !

Je m'en voudrais de ne pas mentionner une autre hypothèse. Celle-ci me vient à l'esprit en re- lisant l'amusant petit roman de Jacques Perret qui a tiré le *Vent dans les voiles*. Vous vous do- mandez ce que diable vient faire ici la marine du Roy ? Voici donc ce qu'écrivait Perret, à la page 110 de ce roman, dans l'édition de poche : « La ceinture garnie de deux pistolets, d'un salver dit cuiller-à-pot et d'une courte ha- che [...]. Gaston s'appuyait aux enchevêtrements en se calant les reins contre le mât de perroquet, qui lui transmettait d'une façon très désagréable la vibration ampli- fiée des coups ».

On ne doit pas douter de la do- cumentation de J. Perret. Ce sa- bre court et fortissimo recourbé évoque d'ailleurs bien une louche dont le manche serait le bras, et qui servirait à « écumer » les têtes des forbans. Et on imagine- rait bien quelque duel ou quel- que rixe terminée « en trois coups de cuiller-à-pot » !

Cette fois, c'est à un vœux, à un très vœux, marin de nous dire si c'est lubie ou réalité !

(Suite de la page XIII.)



ACHETONS
DÉBRIS D'OR
VIEUX BIJOUX
OR DENTAIRE
PIÈCES USAGÈES
56 F net le gramme
Cours du 2-6-81
LE BIJOU D'OR
1, rue Saulnier, PARIS-9°
1^{er} étage - Tél. : 248-46-96

مقالات من الامم المتحدة

PLANS INCLINÉS

A pied par monts et par vaux

CHRISTINE DE COLOMBEL

CET été, ni Bolivie, ni Asie, guère plus de Chine, nous allons randonner dans les Alpes pendant trois semaines. Raisons économiques ? Faillite des services de charters qui n'arrivent pas à satisfaire une demande croissante d'écotisme à bon prix ? Rien de tout cela. Ce couple de professeurs pense que cheminer par monts et par vaux, sac au dos, est un excellent moyen de découvrir une région, un massif, de passer des vacances : musarder enfin ! Halte au rythme fou des villes.

Depuis quelques années, la cote d'amour du sentier de montagne monte en flèche. Pour s'en convaincre, feuilletter les revues

affirmé au podologue pour convaincre les irréductibles. Mais en existe-t-il encore ? A voir pousser comme des champignons dans le jardin des loisirs un nombre incalculable de petites associations qui promettent toutes monts et merveilles à ceux qui risqueront leurs pas en leur compagnie, il semble que non.

De fil en aiguille, les rejets du terroir sont toujours les plus forts. L'appel des grands chemins de la France profonde. Cette fois, direction les gorges de l'Allier, sept heures par sac au dos. Dur pour les galoches, les 600 mètres de dénivellation. Rien à voir avec une randonnée « spectacle ». Quatre jours de marche à tasser des liens avec une nature verdoyante et souriante comme dans les livres d'Alfred, quatre jours à s'immerger dans les moelleuses échinés d'une Auvergne définitivement assagie. Il a plu. Chaque pas fait glouglouter le sol sous les semelles. Des déchirures d'un ciel plombé tombent des rais de lumière qui irradient des champs constellés de marisseries. Les odeurs montent plus denses d'une herbe mouillée. Nous marchons depuis 9 heures ce matin, mais personne ne songe à recharger. Chacun est perdu dans son paysage intérieur, on converse avec son voisin. L'heure du bilan, ampoules et jambes lourdes, ne sonne que le soir à la halte du

Un autre temps

Inutile de s'époumoner à vanter le Massif Central pour la marche, cette région a un charme fou en elle-même. Fou, les paysages, fou, les suaves ondulations sans fin, fou, les mini-villages aux grosses pierres rassurantes, tapies çà et là au creux des vallées, fou, aussi, l'accueil simple et direct d'une région pas encore contaminée par la lépre du tourisme. Un autre temps.

Des vacances en perspective et des milliers de randonneurs boudent leur sac en espérant n'avoir rien oublié pour leur nouvelle escapade à flanc de monts. Apparemment simple, la parodie du marabout : une solide paire de chaussures. Voire ! De nos jours, le randonneur s'équipe, la FNAC est formelle : « Nous faisons 10 % de notre chiffre d'affaires avec la randonnée et nous sommes tout prêts à développer encore ce secteur en pleine expansion. En 1976, nous avons vendu quatre mille cinq cents paires de chaussures, en 1980, sept mille neuf cent cinquante, pour 1981, nos prévisions sont de dix mille paires. Et ne croyez pas que le randonneur consomme uniquement de la

chaussure, il lui faut aussi un sac, des vêtements de pluie, une canne ou un piole, un sac de couchage, un knicker, les indispensables bas de laine rouge, du matériel de camping et parfois même une corde et un baudrier.

Devant cette réalité dure et pure, pourquoi amorcer un discours lyrique sur l'amour grandissant pour les edelweiss et les marmottes, indice d'une France qui monte. Les statistiques sont éloquentes : le temps est au beau fixe dans la randonnée. Les chemins sont un bel avenir, et la Fédération française de la randonnée pédestre, fille du Comité national des sentiers de grande randonnée, voit la vie en rose depuis sa naissance. En deux années d'existence, elle affiche trois cent mille membres, mais n'ignore pas que un million de personnes utilisent leurs souliers sur les G.R. De ces chiffres sont exclus les promeneurs du dimanche qui ne peuvent quitter des yeux leur automobile plus d'une heure sans avoir des crampes d'estomac.

Avec quel est-il, ce parfait randonneur, outre quel'un qui s'équipe et prépare ses « coups » à l'aide de topoguides et de cartes (I.G.N. (Institut géographique national)). Une étude réalisée par le comité régional du tourisme l'a débarrassé sur les sentiers en Midi-Pyrénées. C'est un cadre moyen ou supérieur qui marche de trois à huit jours, en été de préférence, n'appartient pas à une association, s'héberge dans les gîtes d'étape et est à la recherche de l'évasion et de la rêverie. Implacable dossier ! Pas de dépaysement pour l'ouvrier ou l'habitué dont la présence sur les sentiers est faible (9,5 %). La vague de 1936, qui avait poussé nombre d'entre eux sur les grands chemins, le cœur léger, n'a pas laissé de traces. C'était l'époque des premiers congés payés. La guerre devait éteindre ce feu d'enthousiasme. Un autre trait du randonneur d'aujourd'hui est qu'il n'hésite pas à délaissier sa tente pour des marches de longue durée, huit à quinze jours pour 24 % d'entre eux, quinze jours et plus pour 20 %. Le safari alpin est le fin du fin, le nirvana du pion.

Histoire cabotique

Depuis une dizaine d'années, ce genre de raid pédestre est bien organisé et depuis cinq ans environ il fait fureur. Traverser de part en part les Alpes, cerner le Queyras, le Mont-Blanc, la Tarentaise ou l'Auvergne, voilà ce que permettent facilement les sentiers de grande randonnée qui courent sur notre territoire sous l'œil attentif du Comité national des sentiers de grande randonnée (C.N.S.G.R.). Ni Fédération, ni association, le C.N.S.G.R. est un organisme technique chargé de la création et de l'entretien des sentiers en France. Fondé en 1947 par le Touring Club et le Club alpin et le Camping Club, son but premier était de repartir et de baliser un certain nombre de sentiers reconnus comme présentant un intérêt sportif et touristique. Il ne sera reconnu d'utilité publique qu'en 1971. Jusqu'à cette date, une histoire cabotique de bénévoles enthousiastes. Ainsi pour encercler Paris, il a fallu plus de quarante années d'un travail d'arrangements anarchiques. Puis ces insectes ont lancé leurs filets sur les pays de Loire, les Alpes, les Cévennes. Pour faire vivre, le C.N.S.G.R., des subsides privés. Dès 1970, le réseau s'engorgeait de 15 000 kilomètres de sentiers balisés. C'est alors que les chemineux des temps héroïques n'ont plus eu à crier dans le désert, les pouvoirs publics s'apercevant que ces beaux sentiers étaient des éléments d'aménagement du territoire : ici un village ressuscité, là une vallée expropriée d'une douce somnolence grâce aux nouveaux sports du jurett. Environnement, jeunesse et sport, agriculture, tourisme, se sont, d'un coup, sentis concernés. Les sentiers aussi. Ils se sont multipliés, chacun voulant le sien, le syndicat d'initiative comme des associations locales.

Aux signalisations académiques rouges et blanches du C.N.S.G.R., se sont alors ajoutés le bleu, le jaune, le vert, engendrant une multitude de jeunes escarpements de couleurs. Qu'elles fût mûrissent : pas un petit secret ne leur échappe.

En savoir plus

- Renseignements
 - Comité national des sentiers de grande randonnée (C.N.S.G.R.), 92, rue de Clignancourt, 75883 Paris Cedex 18. Tél. : 233-60-40.
 - Fédération française de la randonnée pédestre, 92, rue de Clignancourt, 75883 Paris Cedex 18. Tél. : 233-60-40.
 - Cimes, 14, rue de la République, 38000 Grenoble. Tél. : (78) 94-34-38. Renseignements sur l'état des sentiers et les conditions en montagne.
- Matériel
 - Choisir avec soin les chaussures (200 à 350 F), qui doivent être ni trop souples ni trop rigides. Hormis les claies de portage, préférer les sacs à renforts souples et caoutchouc ventral (200 à 350 F). La ceinture imperméable est le seul vêtement indispensable (20 à 150 F). Un sac de couchage est le plus souvent nécessaire (500 à 800 F), parfois aussi une boussole (100 à 150 F). Les randonneurs de montagne peuvent avoir besoin d'un piole (150 à 250 F) et de crampons (170 à 250 F). Ne pas oublier les cartes (I.G.N. ou 1/50 000 ou 1/25 000 et les topoguides).
- Bibliographie
 - Chemin faisant, de Jacques Lacombe, Livre de poche (1977), 1 000 km à pied à travers la France.
 - La Randonnée pédestre, éditions Amphora, ouvrage général.
 - « Sentiers et randonnées », collection de chez Fayard, par région (Alsace, Bretagne, Provence, etc.).
 - Le Guide du randonneur et les topoguides édités par le C.N.S.G.R.
 - Randonnée G.R., revue (vingt numéros par an) publiée par la Fédération française de la randonnée pédestre.
 - Alpinisme et randonnées, revue mensuelle sur le montagne avec une chronique sur la randonnée, 7, rue du Lillo, 75007 Paris.



Le Monde

LE MONDE DIMANCHE 6 SEPTEMBRE 1981

Les surréalistes appelaient cela « le cadavre exquis » : on écrit une phrase sur un bout de papier, on plie et on passe à son voisin. Pour l'édition du *Monde Dimanche*, douze écrivains ont accepté d'écrire un feuilleton s'inspirant de ce petit jeu. A une différence près : chacun a pu lire les chapitres précédents avant d'entretenir



A quatre pas du soleil

Toi, qu'est-ce que tu fais, le midi ? Solange Pallard réfléchit. Il restait de la blanquette de veau. Ses hommes adoraient ça, réchauffé. Certaines semaines, elle en préparait pour trois repas, carrément. Elle rallongeait avec des nouilles. Elle se pencha vers le strompouin de sa copine Maryvonne : « Un reste de veau, lui dit-elle. C'est meilleur réchauffé. »

Maryvonne n'entendit pas la réponse. Les premiers invités tendaient leur carton et demandaient où se placer. La salle du Collège-Gaumont, aux Champs-Élysées, était aux trois quarts pleine. Après un mois d'attente, septembre 1982 ressemblait à un début d'été. Robes claires et bras bronzés, les femmes avaient l'air de remonter de la plage. Les hommes portaient des vestes pastel et sifflaient en posant leurs mains hâlées sur le cou de leur compagne.

« Depuis mai 81, on respire autrement ! », observait l'un d'eux, à la cantonade.

C'était aussi l'opinion de Solange Pallard. Après ses folles aventures de l'été 1980, elle avait retrouvé avec soulagement son emploi de femme de ménage. Persuadée qu'il s'agissait d'une « conversion », une douzaine de types bizarres étaient venus la questionner chez elle, en se présentant comme des écrivains. Après quoi, elle avait eu droit au doux silence des humbles. En juillet-août 1981, Maryvonne lui avait écrit à Saint-Pair-sur-Mer, où elle passait les vacances, deux cahiers sur la plage, très coquet, papier noir flappé de loup, le beurre sur la table, le tout pour la moitié de ce que ça aurait coûté dans le Midi ; bien sûr, ce ne fut pas la grosse chaleur, mais l'été, l'été, l'été !

Donc Maryvonne lui avait écrit à Saint-Pair (Manche) que le journal *Le Monde* racontait « son histoire. Hélas ! le journal en question n'arrivait pas régulièrement au Bazar de la page et Solange avait craint de ne pas comprendre ce qui y était écrit. Elle avait essayé d'agripper de lire ce quotidien, un soir qu'elle en avait ramassé un exemplaire sous un feuillet du cinéma : il était question d'une « vive tension qui montait » entre deux capitales dont elle ne connaissait pas le nom. En plus, c'était écrit tout petit... Où en était-elle ? Ah ! oui : au printemps 1982, la Gaumont ayant été nationalisée, ainsi que les femmes de ménage, Maryvonne, qui était socialiste S.F.I.O. depuis toute petite, avait fait engager Solange comme ouvrière au Collège, avec un salaire assimilé à positif, pourboire interdite (mais le Français est fier), robe jaune citron fournie

par la société, classe de neige pour les gosses et décaus de créativité collective en vue du « boom » artistique inscrit au Plan... « Moi, indiqua Maryvonne à retardement, je leur ouvrirai une boîte de quelque chose, un Sap-piquet quelconque. »

Ainsi les deux amies de tous jours étaient de service ensemble, en ce beau soir de septembre 1982 pour la première de gala du film *A quatre pas du soleil*. Près d'elles, un radio-reporter assurait à son micro quantité de détails dont le sens leur échappait, à Solange surtout. On avait longtemps crié, paraît-il, que le feuilleton dont le film était tiré était l'œuvre posthume et inédite de Romain Gary. Les douze auteurs signataires avaient certifié leur collaboration, mais ils s'étaient brouillés, pour une sombre affaire de droits d'adaptation mal répartis. Ils s'étaient croisés dans le hall du gala sans se dire bonjour. Seul Erik Orsenna parlait à Poirot-Delpech, pour « se ménager de bonnes critiques », et Poirot-Delpech, « que l'on sait impatient de revoir l'habit vert », saluait Henri Troyat avec insistance.

Des flashs crépitèrent au balcon.

« Tiens : la sœur à Annie Girardot ! s'exclama Solange. »

« C'est Girardot en personne, rectifia le reporter à l'usage de Solange, en hochant son micro avec la paume de la main. Elle a le premier rôle de la femme de ménage, la petite comète courageuse qui tient tête aux méchants. »

« Oh ! Roger Haun, trépassa Solange, que ce rassemblement de célébrités commençait à exciter comme un jeu de devinettes. Pourquoi lui confia le reporter, toujours « off » se ricaner. C'est lui qui fait le commissaire Giovanni. On le voit plus que Lino Ventura, lui-même dans le rôle de Delachaux. »

« Plus que Ventura ? s'ébahit Solange. »

« C'est connerie ! lui glissa encore l'homme au micro, avant de se précipiter dans le hall : le film est produit par sa femme, Christine Gouze-Réval. »

« La belle-sœur du président ! intervint Maryvonne en agitant sa lampe de poche. Même que si tu veux l'apercevoir, le président, c'est le moment ! »

Une boussolade eut lieu dans l'allée centrale. A en croire le reporter, c'était bien le chef de l'Etat qui faisait son entrée, costume de terno vert olive, chemise d'oxford, regard clignotant sous les flashs. A ses côtés : Paul Guimard casquette de marin, un fume-cigarette à la main, un sourire épanoui ; Jack Lang



THIERRY DALBY.

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — Solange Pallard, femme de ménage au Paradis, un cinéma des Champs-Élysées, s'est trouvée entraînée dans de bien surprenantes aventures à Venise, dont celle parce qu'elle avait trouvé sous un fauteuil un portefeuille appartenant à un certain Étienne Delachaux et contenant un papier avec une formule mystérieuse : « Z sur la droite. Deux fois. Y en plein. Quatre pas. Soleil. »

Plusieurs personnages importants, particulièrement intéressés par cette formule, se sont bécotés sur ses traces : Bermy, P.-D.G. de la Spéc (Société de recherche en matière d'espionnage), le commissaire Giovanni et le jeune ministre français de l'Énergie, tombé amoureux d'elle.

Elle a aussi découvert que tous ses proches étaient mêlés à cette sombre affaire, et en particulier sa vieille amie Maryvonne.

Après bien des fureurs, l'espionnage la plus sérieuse semble celle d'un règlement entre gangs d'écrivains, dans lequel serait mortifié le ministre.

Où vont-ils chercher tout ça ?

Par BERTRAND POIROT-DELPECH

« dont la veste saumon rehausse le bronze », et, penchant sa nuque vers ses voisins, l'œil allumé par sa propre verve, le « nouveau sous-directeur de la prospective à la Gaumont nationalisée ». Toujours selon le reporter, venaient ensuite Georges Fillard et les présidents des trois chaînes, dont Solange ne comprit pas bien les noms, plusieurs ministres, dont deux communistes, des députés, Gisèle Halimi, très applaudie, et Jean-Pierre Elkabbach, toujours aussi hâté.

La projection fit passer Solange par des états dont elle aurait dit, si elle était née avec le Pront-Pièd sur son épaule en aggloméré de douze — ce qui n'était pas le cas — qu'ils oscillaient entre le sentiment de déjà vu et une sensation de totale étranger. Tantôt le scénario suivait à la lettre le récit qu'elle avait fait aux inspecteurs déguisés en écrivains ; tantôt, le

film n'avait plus, avec ses dires, qu'un rapport fantaisiste.

« Oh vont-ils chercher tout ça ? », murmura-t-elle à l'oreille de Maryvonne, que le Saupiquet du dîner avait plongé dans une somnolence compliquée.

Sans trop se demander ce que le personnage du film tenait d'elle, Solange sympathisait avec l'étrange incarnée par Girardot. Comme elle avait entendu dire qu'elle s'exprimait l'acrobate, Solange aimait que celle-ci le fit prodigier en sympathie par le public. Elle se mit à sangloter sur son cas en attendant renifler la salle. A voir la comédienne se débattre, à Venise, dans les situations rocambolesques qui furent les siennes, elle se mit à craindre pour elle-même, comme si elle ignorait la fin.

« Comment ça se termine ? chuchota-t-elle à Maryvonne. »

« Ça, c'est la meilleure ! s'exclama sa copine. T'es en pleine catharsis, ou quoi ? »

Solange n'osa pas demander le sens du mot « catharsis ». Ce n'était pas la première fois que Maryvonne la surprenait par son vocabulaire, dit à une longue affection dans les salles du quartier Latin. Au son, « catharsis » semblait signifier une déprime chic pour intellectuels. Solange interrompra plus tard son cher docteur Dagoummer. Au besoin, elle lui demanderait du « catharsis », si le mal persistait. Pour l'instant, la fin du film la retenait tout entière. Allait-elle, oui ou non, se dégoter des espions qui la menaient en bateau, ou du moins en gondole, sur les eaux vénéniées de la Giudecca ? A l'écran, comme à la ville, ce débile de Delachaux répétait : « Vous qui ne connaissez pas Venise, chère Solange, voilà comblée une fâcheuse lacune ! »

« Lacune avec un g », précisait-il en riant tant et plus.

Solange avait bien compris la suite, elle ne put s'empêcher de crier : « Vas-y Solange ! », lorsque Girardot décocha le coup de poing qu'elle avait effectivement envoyé à Delachaux, il y avait deux ans, qu'elle gégaya la rive à la nage, court dans son tailleur vert, répondit aux lazzi des filateurs par des bras d'ouvrière, et prit le premier vol pour Roissy. Tandis que se déroulaient surimpression le nom de la maquilleuse et la marque de la pellicule, signes que « the end » approchait, Solange explosa et bécota sa copine à la salle. « Chapeau pour la claque ! », lui lança le reporter en courant vers Girardot, qui fléchissait le président.

De l'étonnement moult se mêlait à la fièvre de Solange. Se pouvait-il que des écrivains volent ainsi aux gens leur histoire, sans que les modèles aient leur mot à dire, et des dividendes à ramasser ? Elle s'en ouvrit à Maryvonne :

« Les auteurs appellent ça du « pris sur le vif », lui répondit sa copine de toujours. Tu devrais dire faire d'abord inspirer une telle pléiade de talents ! »

Solange s'estima heureuse, à cause du beau mot de « pléiade ». Ce qu'elle voulait dire était, c'était la paix. Qu'il ne lui arrivât plus que du babil. Le rare, le suspens, elle avait donné. Ce qu'il lui fallait d'urgence, c'était la gare à heure fixe, les mêmes idées que la veille, le train-train qui évite de l'interroger sur le pourquoi des choses, le petit bonheur poussé devant soi, au fait, comme quand, même, elle faisait la locomotive dans les feuilles mortes, un bon film à la télé, le bonjour à son homme, et salut la compagnie !

Les derniers spectateurs quittèrent la salle du Collège. Les uns complimenteraient le dialogue de Jean-Loup Dabadie, toujours « si juste et délicat », « si moderne parce que vierge de mots d'œuvre ». D'autres louaient la mise en scène de Serge Moati, sa « façon aiguë de faire voir la lutte des classes et le naufrage du capitalisme, aussi indélébile que celui de Venise... »

« Ce qu'il faut pas entendre ! murmura Solange, en balayant machinalement les premières rangées de fauteuils avec sa lampe de poche. »

« Allons bon, laisse tomber Solange en train de dire d'essai et en s'apprêtant à de nouvelles randonnées disciplinées : on est pas sorti de l'albergo ! »

intrigue et personnages au gré de sa fantaisie. Les Douze sont, par ordre d'entrée en scène : Henri Troyat, Pierre-Louis, Max Gollo, Michel Oso, Roger Grenier, Pierre Bourgeade, Jean-Pierre Enard, Erik Orsenna, Catherine Ribot, Raphaël Pividal, Françoise Mallet-Joris et Bertrand Poirot-Delpech.

Qu'est-ce que tu fiches ? lui lança Maryvonne. Les ouvrages n'ont pas à inspecter la salle ; c'est bon pour les femmes de ménage ? « Elle s'agitait d'un air de complicité affectueuse. »

SOLANGE allait répondre éternellement, comme Annie Girardot dans le film : « La conscience professionnelle, c'est notre grandeur à nous, les petits ! » Mais Maryvonne était déjà loin. Heureusement, d'un sens, car Solange avait soudain du côté où était assis le président, en un état d'esquimaux prêtait un sachet de minthol, un porte-feuille identique à celui d'un homme venu, deux ans plus tôt, tant d'espérance et de drames. Elle s'assura que personne ne la voyait. Le dernier spectateur à quitter la salle, M. Troyat, lui sembla-t-il, lui adressa un petit salut, qu'elle prit pour un encouragement. C'était plus fort qu'elle, une « bronte du sort » comme elle avait entendu dire dans l'ornithon Paris-Graville ; elle se baissa, ramassa l'objet, et courut toilettes.

Une fois assise, elle fit l'inventaire : plusieurs photographies de vacances, heures d'une maison au milieu des Landes ; une page de carnet où étaient notés une liste de sociétés « nationales », une phrase obscure d'un certain Charles, et ce pense-bête : « Dénier la force tranquille du Maron, si mauve ce soit-ils. » Un autre bout de papier glissa de la poche intérieure.

« Z sur la droite deux fois... »

Solange eut un sentiment douloureux de répétition. Et si tout devait recommencer ? Elle s'apprêtait à faire disparaître le document, quand des pas retentirent. Cinq paires de chaussures en solide cuir noir s'alignèrent sous la porte des toilettes.

« Service du contre-espionnage, ouvrez ! », fit une voix maternelle prête à badiner.

Solange écarquilla les yeux prise au jeu. Elle retrouvait une prise d'identité des héros de romans, obligés d'inventer leur vie à chaque minute, de jouer sans cesse leur destin aux dés. « Sur la droite deux fois... » S'agissait-il du « virage à droite » du P.S., longtemps dénoncé par ses alliés communistes ? « En plein... »

« Y », voulait-il dire : l'engagé-vie ? La France s'engagerait-elle à fond dans l'autogestion essayée à Belgrade ? Et les « quatre paires » ? Et la « solidité », qui manquait tant, par parenthèse, cet été-là ?

« Nous faisons appel à votre patriotisme, enchâssait la voix peu badineuse ; nous êtes en possession du code de la bande atomique française ! Passez-le sous la porte, oubliez-le, et vous aurez la vie saine ! »

« Étaient-ce seulement de vrais policiers ? Delachaux remuait-il ? »

« Allons bon, laisse tomber Solange en train de dire d'essai et en s'apprêtant à de nouvelles randonnées disciplinées : on est pas sorti de l'albergo ! »

FIN

Édité par le S.A.R.L. Le Monde Grains
Jean-Paul Fournier, directeur de la publication.
Cécile Jahan.
Imprimerie : Les Ateliers de la Presse, 10, rue de Valenciennes, 75013 Paris-13.
Reproduction interdite de tous articles, sauf accord avec l'administration.
Commissariat pénal des journaux et publications : n° 57 437

PENDULES ET CARTELS
un choix unique
à PARIS
150 modèles
tous les styles
et les prix
CRÉDIT M.P.
Pensez à vos
Pensez à vos
Pensez à vos
Pensez à vos

هنا من الاميل